

B I B L I O T H È Q U E R O S E

APPELEZ

GEORGES CHAULET

FANTÔMETTE !



APPELEZ FANTOMETTE !

par Georges CHAULET

*

LE COUP LE PLUS FANTASTIQUE DU
SIÈCLE!

C'EST le projet que le Furet a mis au point
et qu'il va tenter de réaliser. Sans se douter que
Fantômette est déjà en train de le surveiller...

Mais la jeune justicière masquée va se
trouver dans une situation invraisemblable,
ahurissante : la voilà accusée de vol et
emprisonnée!

Au cours de cette aventure mouvementée, la
grande Ficelle vous apprendra le beau langage
des marquises du temps jadis, et Fantômette vous
montrera comment on peut ouvrir un coffre-fort
sans *même y toucher* !



GEORGES CHAULËT

APPELEZ FANTOMETTE !

ILLUSTRATIONS DE JOSETTE STEFANI



HACHETTE

DU MÊME AUTEUR

dans la même collection :

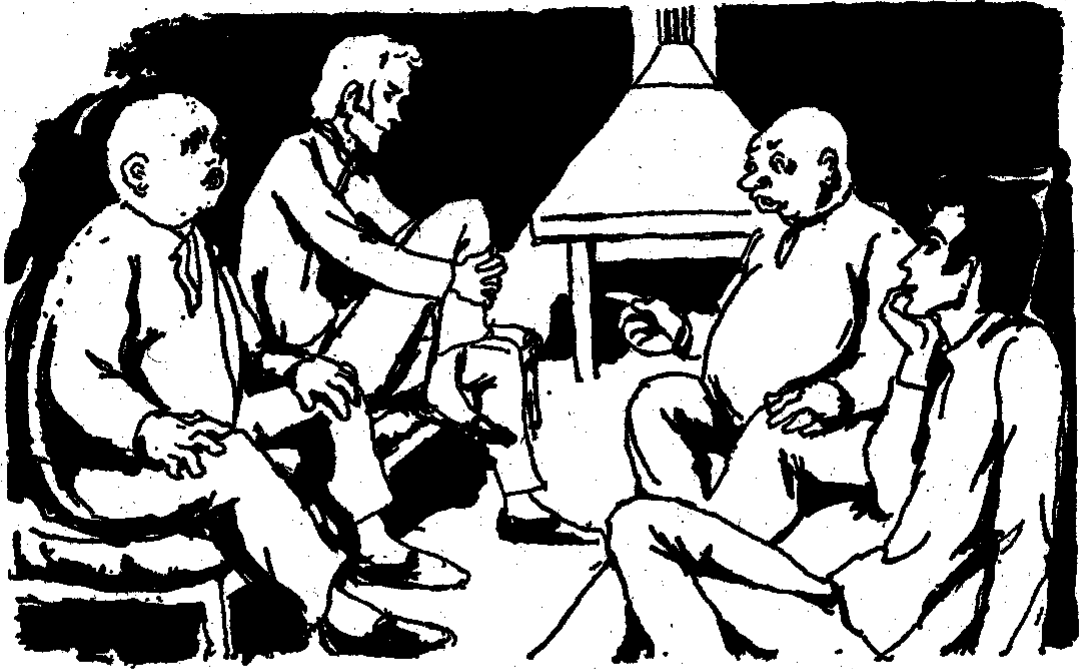
Liste des romans

1. *Les Exploits de Fantômette* 1961
2. *Fantômette contre le Hibou* 1962 Juillet
3. *Fantômette contre le géant* 1963 Janvier
4. *Fantômette au carnaval* 1963 Septembre
5. *Fantômette et l'île de la sorcière* 1964 Aout
6. *Fantômette contre Fantômette* 1964
7. *Pas de vacances pour Fantômette* 1965
8. *Fantômette et la télévision* 1966
9. *Opération Fantômette* 1966
10. *Les sept Fantômettes* 1967
11. *Fantômette et la Dent du Diable* 1967
12. *Fantômette et son prince* 1968
13. *Fantômette et le brigand* 1968
14. *Fantômette et la lampe merveilleuse* 1969
15. *Fantômette chez le roi* 1970
16. *Fantômette et le trésor du pharaon* 1970
17. *Fantômette et la maison hantée* 1971
18. *Fantômette à la Mer de Sable* 1971
19. *Fantômette contre la Main Jaune* 1971
20. *Fantômette viendra ce soir* 1972
21. *Fantômette dans le piège* 1972
22. *Fantômette et le secret du désert* 1973
23. *Fantômette et le Masque d'Argent* 1973
24. *Fantômette chez les corsaires* (octobre 1973
25. *Fantômette contre Charlemagne* 1974 Mars

26. *Fantômette et la grosse bête* 1974
27. *Fantômette et le palais sous la mer* 1974
28. *Fantômette contre Diabola* 1975
29. ***Appelez Fantômette !* 1975**
30. *Olé, Fantômette !* 1975
31. *Fantômette brise la glace* 1976
32. *Les Carnets de Fantômette* 1976
33. *C'est quelqu'un, Fantômette !* 1977
34. *Fantômette dans l'espace* 1977
35. *Fantômette fait tout sauter* 1977
36. *Fantastique Fantômette* 1978
37. *Fantômette et les 40 milliards* 1979
38. *L'Almanach de Fantômette* 1979
39. *Fantômette en plein mystère* 1979
40. *Fantômette et le mystère de la tour* 1979 Aout
41. *Fantômette et le Dragon d'or* 1980 Juin
42. *Fantômette contre Satanix* 1981 Avril
43. *Fantômette et la couronne* 1982 Janvier
44. *Mission impossible pour Fantômette* 1982 Octobre
45. *Fantômette en danger* 1983 Octobre
46. *Fantômette et le château mystérieux* 1984
47. *Fantômette ouvre l'œil* 1984
48. *Fantômette s'envole* 1985
49. *C'est toi Fantômette !* 1987
50. *Le retour de Fantômette* 2006
51. *Fantômette a la main verte* 2007
52. *Fantômette et le magicien* 2009

TABLE

I. —	L'ÉVASION DU FURET	7
II. —	LA RÉGENCE	20
III. —	CHOC INATTENDU	39
IV. —	EN AMBULANCE	48
V. —	FANTÔMETTE CAMBRIOLEUSE	60
VI. —	LA RANÇON	74
VII. —	UN BAIN IMPRÉVU	92
VIII. —	FANTÔMETTE	
	RETROUVE LA PISTE	102
IX. —	FANTÔMETTE EN ACTION	111
X. —	LE ROUGE ET LE VERT	123
XI. —	CURIEUSE ALLIANCE	131
XII. —	LE PLAN DE FICELLE	141
XIII. —	L'ÎLE SUR LE LAC	146
XIV. —	UN MOT DE SIX LETTRES	159
XV. —	FAUTES D'ORTHOGRAPHE	168
XVI. —	LES IMPERTINENCES	
	DE LA MARQUISE	177



CHAPITRE PREMIER

L'évasion du Furet

« **E**T JE VOUS DIS, moi, que c'est le coup le plus fantastique du siècle! Il n'y a qu'à tendre la main pour le prendre! C'est d'une simplicité enfantine! »

Quatre hommes sont réunis entre les murs gris d'une cellule. Le Furet — un petit homme mince au nez pointu, dont les yeux

8 *APPELEZ FANTÔMETTE !*

ronds et noirs ressemblent à des trous dans un ticket de métro. Ses complices : l'élégant Alpaga et le gros Bulldozer. Si l'un a l'air d'un mannequin de vitrine, l'autre paraît s'être habillé avec des défroques trouvées dans une poubelle.

Le quatrième personnage, un nommé Koryass, ne fait pas partie de la bande habituelle du Furet. C'est un homme tout en rond. Ventre sphérique, tête en forme de boule, dont le crâne lisse n'a guère plus de cheveux qu'un ballon de football.

C'est lui qui vient de parler. Il attend une seconde que ses paroles fassent de l'effet, puis comme les trois autres détenus ne disent mot, il reprend :

« Ecoutez-moi bien. Il suffit de poser une échelle contre le mur, de grimper au premier étage. D'ailleurs, il n'y a qu'un étage. Ensuite, on casse un carreau. On fait dix mètres, on brise la vitrine d'un coup de marteau, et hop ! on a la main sur l'objet. Ah ! si je n'étais pas enfermé ici, je vous assure que ce serait vite fait ! »

Le Furet est assis sur un bat-flanc, simple planche qui supporte une pailleasse trouée. Il grogne, les dents serrées :

« En admettant qu'on mette la main dessus, qu'est-ce qu'on en ferait? Ça n'est pas revendable, un machin comme ça... »

Koryass a un geste d'insouciance :

« On peut toujours le tailler en trois ou quatre morceaux. Ce n'est pas un problème. En fait, le véritable problème, c'est de sortir d'ici pour pouvoir faire le coup! »

Le Furet se lève, fait cinq pas dans la cellule, pivote sur ses talons et fait cinq autres pas. Les dimensions du local ne lui permettent pas un trajet plus important. Il se plante devant l'étroite fenêtre munie d'épais barreaux, puis réfléchit un moment et demande :

« A ton avis, Koryass, quelle somme pourrait-on exiger? »

L'homme rondelet caresse sa rotonde, et fait une estimation :

« A mon avis, ça vaut des millions de francs d'aujourd'hui. C'est incalculable! Autant demander combien vaut la Joconde. Ou la Vénus de Milo. Ça n'a pas de prix! »

Alpaga se met à rêver à voix haute :

« Ah! si j'encaissais une bonne liasse de billets, je sais bien ce que je m'offrirais! Un costume en pure soie mauve, taillé en Italie

10 *APPELEZ FANTÔMETTE !*

par Piccato Barbotti, celui qui habille les chefs d'Etat et les diplomates!

— Moi, dit le gros Bulldozer, j'irais chez Dédé-la-Frite, et je lui commanderais une choucroute grande comme ça! »

Le gourmand malfaiteur appuie cette déclaration en indiquant d'un geste large le volume de la choucroute convoitée. Koryass prend alors la parole :

« Moi, si je sors d'ici et si j'arrive à faire ce coup, je m'offrirai une île. Oui, une île. Je sais qu'il y en a une en vente. Enfin, elle était à vendre avant qu'on m'attrape pour me mettre ici. Une petite île avec une belle maison de notaire dessus, sur le lac Sident. Seulement, il faut d'abord se tirer de ce trou... »

Le Furet paraît sortir de sa méditation. Il a réfléchi, semble-t-il, et son cerveau aussi malfaisant que génial a imaginé un plan d'évasion. Il se tourne vers Bulldozer :

« Dis donc, gros popotame, tu as mangé tout le pain? »

— Ben, non. Vous savez que j'ai mal à l'estomac, en ce moment. C'est le manque d'air, sûrement. Il reste encore les trois quarts d'un pain.

— Donne! »

Bulldozer tend l'objet au Furet qui se livre alors à une curieuse opération. Il retire la croûte, la jette, et ne conserve que la mie qu'il se met à pétrir. Koryass commente :

« Ça me rappelle le temps où je tripotais de la pâte à modeler, quand j'étais gosse. Je faisais des bonshommes. Ou des objets. Des petites bouteilles, des pistolets...

— Tu ne crois pas si bien dire, Koryass. C'est justement ce que je suis en train de faire. Un pistolet. »

En quelques minutes, les doigts agiles du Furet confectionnent ce qui a l'apparence d'une arme, excepté la couleur. Le bandit se tourne vers Bulldozer :

« Tu as toujours ton flacon de cognac, gros ?

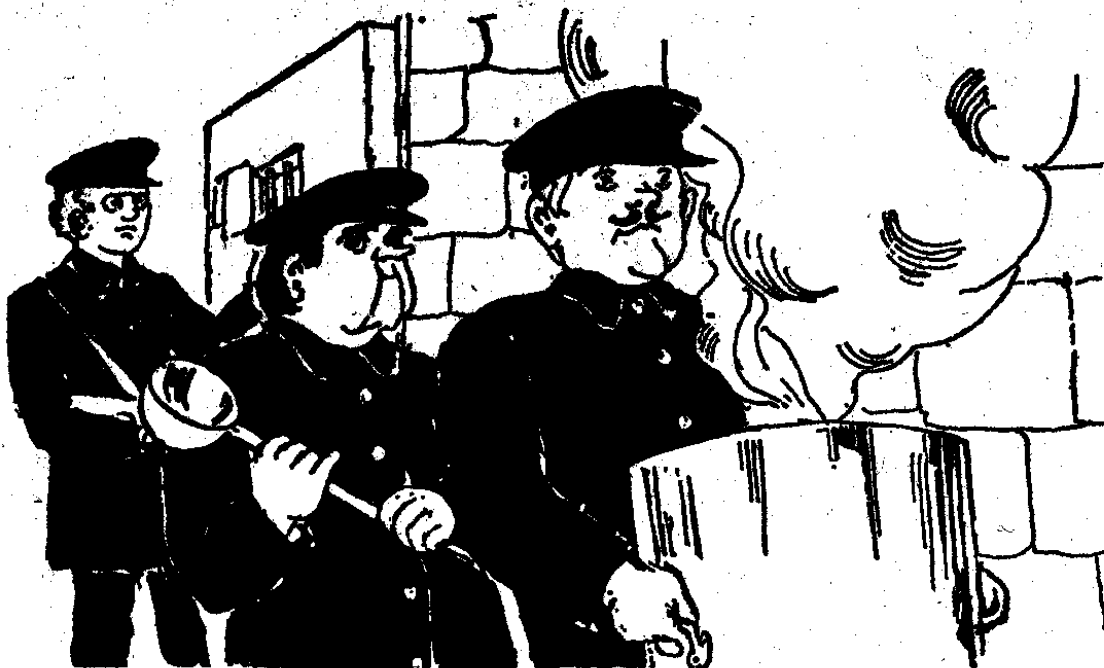
— Oui, chef. Vous voulez boire un coup ? »

Bulldozer se met à genoux, glisse la main sous sa paillasse et en retire la bouteille plate qui s'y trouvait cachée. Il la tend au Furet qui retire le bouchon et rend la bouteille à son complice. Lequel paraît surpris :

« Comment, chef ? Vous ne buvez pas ?

— Il n'y a que ce bouchon qui m'intéresse.

— Alors, je ne peux pas garder cette bouteille ouverte comme ça. Faut la finir... »



Et Bulldozer vide le flacon, tandis que le Furet craque une allumette et fait brûler le liège du bouchon. Il ne lui reste plus qu'à le frotter contre son pistolet de pain pour le noircir. Il obtient ainsi une arme qui semble authentique, pour peu qu'on n'y regarde pas de trop près.

Alpaga demande :

« Et maintenant, chef? Vous n'allez pas tirer des balles avec ce machin, tout de même?

— Non, évidemment. Mais je pourrai effrayer les gardiens. Et nous prendrons leurs armes qui, elles, ne sont pas en mie de pain. Attention, les enfants, ça va être l'heure

de la soupe. Du doigté, hein? Vous agissez en souplesse... »

Un bruit de gamelles indique que les surveillants se rapprochent. Encore quelques instants d'attente fiévreuse. Bulldozer, ramassé sur lui-même, ressemble à un lion prêt à bondir. Alpaga fait quelques flexions sur ses jambes pour les assouplir, prévoyant qu'il va peut-être falloir courir vite. Koryass s'est emparé d'un tabouret, à tout hasard. Le Furet, très calme, attend l'ouverture de la porte. Et celle-ci s'ouvre.

Un gardien apparaît, portant une grande marmite. Un autre l'accompagne, muni d'une louche. Un troisième gardien se tient derrière eux, avec une mitrailleuse passée à son épaule. C'est vers ce dernier que le Furet dirige son pistolet d'opérette en hurlant :

« Les mains en l'air, ou je te change en passoire! Vite! »

Surpris, ahuri, le gardien lève les mains. Il est promptement ceinturé par Bulldozer, tandis qu'Alpaga le soulage de son arme. Les quatre bandits ont vite fait de sortir de la cellule, et d'enfermer à leur place les trois surveillants. Egayé, Bulldozer grogne à leur adresse :

14 *APPELEZ FANTÔMETTE !*

« Ne vous faites pas de bile, les gars. Je vous permets de manger ma part de soupe! A la revoyure! Ha, ha! »

Et c'est la ruée à travers les couloirs. Les malfaiteurs ont l'avantage de l'effet de surprise sur les gardiens qui sont d'ailleurs occupés à déjeuner. Se faire ouvrir la porte de la sortie n'est qu'une formalité. A l'instant où retentit la sirène d'alerte, ils se trouvent dans la rue.

Le Furet avise alors un bureau de tabac devant lequel vient de s'arrêter une voiture. Son conducteur, qui est entré pour acheter un paquet de cigarettes, a laissé le moteur en marche. Le bandit a un petit rire :

« Messieurs, notre taxi est avancé. »

Il court vers le véhicule, se met au volant. Alpaga monte à son côté, Bulldozer s'installe sur la banquette arrière. A la seconde où Koryass va y prendre place à son tour, le Furet fait rugir le moteur et démarre en ouragan. Koryass crie :

« Hé, là! Attendez-moi! Ne me laissez pas! »

Mais l'auto s'éloigne comme une fusée. En jetant d'épouvantables jurons, Koryass se met à courir comme un fou, pendant qu'un

flot de gardiens sort de la prison en lançant des coups de sifflet.

Affolé, le gros homme saute sur une bicyclette appuyée le long d'un mur et se met à pédaler avec la rage d'un champion du Tour pendant la dernière étape. Il tourne au coin d'une rue, s'engage dans un quartier de petites voies tortueuses, prend un sens interdit, évite de peu un autobus, brûle un feu rouge, abandonne sa bicyclette devant un escalier de pierre qu'il grimpe cinq à cinq. Finalement, à bout de souffle, épuisé, il se laisse choir sur le banc d'un square. Là, tout est tranquille. Des bambins jouent au sable près des mamans qui bayardent en tricotant.

« Ouf! Me voilà sauvé. Mais je connais quelqu'un qui va me payer ça, et très cher! Ah! mon Furet mignon, tu as voulu partir sans moi! Tu m'as laissé tomber comme une vieille chaussette reprise! Je te garantis que je te retrouverai, même si je dois y passer dix siècles! Et ce jour-là... Ce jour-là, je te mordrai le nez! »

Au moment même où Koryass médite sa vengeance, la voiture *empruntée* par le Furet stoppe dans la rue Edgar-d'Orsay, petite artère d'un quartier commerçant. Le Furet

16 **APPELEZ FANTÔMETTE !**

désigne du pouce une boutique de nouveautés : *La Mode commode*, et demande à Alpaga :

« C'est là? C'est la boutique que tient ta tante?

— Oui, chef.

— Et tu es sûr qu'elle va nous héberger? Il y a de la place, chez elle?

— Un grand appartement au premier. On y sera au large.

— Bon, allons-y! »



Les trois hommes descendent, entrent dans la boutique. Une gentille petite vieille accueille Alpaga avec un cri de joie.

« Ah! mon grand Paga! Comme je suis contente de te voir. Il y a longtemps que tu ne m'as pas rendu visite. Tu es venu avec des amis?

— Oui, Tantine Sidonie. Voici le Furet, et le gros Bulldozer.

— Ils sont comme toi dans le commerce des voitures? »

Alpaga fait signe que oui. Il n'a jamais osé révéler à sa parente que son activité consiste à cambrioler les bijouteries ou à attaquer les banques. Pour elle, il est « dans les voitures ».

« Tantine, mes amis et moi comptons rester quelques jours ici. Tu peux nous loger?

— Bien sûr! ce n'est pas la place qui manque. »

La brave femme conduit les trois bandits au premier étage, leur dit de s'installer à leur guise, et redescend précipitamment dans la boutique, car une cliente vient d'entrer.

Le Furet, Bulldozer et Alpaga s'asseyent dans des fauteuils désuets, en velours vert pâle un peu fané, et prennent le temps de

18 *APPELEZ FANTÔMETTE !*

souffler. Le Furet fait le point de la situation :

« Eh bien, mes amis, je crois que nous nous en sommes assez bien tirés. Une évaison rondement menée, sans bavures. Nous allons pouvoir repartir d'un bon pied. Alpaga, tu as des projets? »

L'élégant bandit réfléchit une seconde, puis déclare :

« Moi, j'ai besoin de renouveler ma garde-robe. Je n'ai plus rien à me mettre. Il me faut quelques chemises, des cravates, deux ou trois costumes sur mesure. Je propose donc de dévaliser une perception, ou une banque, pour avoir un peu de liquide.

— Et toi, Bulldozer? »

Le gros homme serre les poings et gronde :

« Moi, je veux me venger!

— Te venger?

— Oui! J'ai un compte à régler avec celle qui nous a fait mettre en prison. Fantômette. C'est à cause d'elle que l'affaire de Charlemagne s'est mal terminée. C'est elle qui a fait échouer notre coup de la Dent du Diable, et celle du Carnaval de Framboisy. C'est cette petite peste qui nous a fait capturer! Je veux la retrouver, et l'aplatir jusqu'à ce qu'elle

ressemble à une crêpe de Mardi gras! Vous n'êtes pas d'accord, chef? »

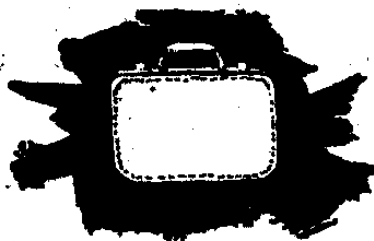
Un sourire se dessine sur les lèvres minces du Furet.

« Si, je suis d'accord. Dès que nous en aurons l'occasion, nous nous occuperons de Fantômette. Mais d'ici là... »

Il caresse son menton pointu, son nez qui présente la même forme aiguë, puis ricane :

« Avant de retrouver Fantômette pour l'écraser, nous allons renflouer nos finances. Messieurs, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer : nous allons faire le coup imaginé par Koryass! »

Le coup le plus fantastique du siècle!





CHAPITRE II

La Régence

L'INSTITUTRICE, Mlle Bigoudi, tape trois fois sur son bureau avec sa règle pour obtenir le silence, puis elle dit :

« A la mort de Louis XIV, en 1715, c'est Philippe d'Orléans qui s'est trouvé au pouvoir. Il a pris le titre de *Régent*, en attendant que le jeune roi ait l'âge de monter sur

le trône. Mademoiselle Ficelle, voulez-vous répéter ce que je viens de dire? »

La grande Ficelle se lève avec la vivacité d'une limace souffrant d'anémie, tortille ses doigts, pose son pied droit sur son pied gauche, puis ouvre la bouche pour faire :

« Heu... »

Cette réponse ne paraît pas satisfaire l'institutrice. Elle fronce les sourcils, agite une baguette menaçante et dit, d'un ton aussi sec que le Sahara central :

« Ficelle, je constate qu'une fois de plus, vous n'écoutez pas mes leçons. Savez-vous au moins de quoi nous parlons?

— Heu... des fractions... des multiplications... »

Rire général de la classe. Mlle Bigoudi suffoque.

« Ah! vraiment! Je vous félicite! J'ai rarement vu une élève aussi étourdie! Je crois que s'il existait un concours de rêverie, vous auriez automatiquement le premier prix! Tâchez d'ouvrir un peu vos oreilles. Asseyez-vous! »

Ficelle opère une molle descente sur sa chaise. Elle penche discrètement la tête vers sa voisine de droite, murmure :

« Elle m'a interrompue dans mes réflexions profondes... J'étais en train d'imaginer que j'allais chez le coiffeur, et qu'il me coupait les cheveux à la Jeanne d'Arc. Tu sais, avec une espèce de frange devant le front. Je suis sûre que ça m'irait affreusement bien ! Tu ne crois pas ? Je serais horriblement belle, hein, ma grosse petite patate ? Réponds-moi, vite, je suis plongée au fond d'un pot d'angoisse ! »

Boulotte fait un vague signe d'approbation. Elle s'intéresse à la coiffure de Ficelle autant qu'à son premier camembert. C'est une grosse fille rondelette dont la principale occupation consiste à remplir le sac sans fond qui lui tient lieu d'estomac. Pour l'instant, elle s'efforce de casser une cacahuète en essayant de faire le moins de bruit possible. Opération délicate...

« Pendant la Régence, on vit apparaître de nouveaux costumes, d'élégantes toilettes. Les dames de la cour rivalisaient d'imagination pour s'habiller de manière originale. Un coiffeur nommé Léonard imagina des coiffures extravagantes, tout en hauteur, et il plaça dans les cheveux des maquettes de bateaux à voile. Vous voyez sur cette gravure le por-

trait d'une princesse *coiffée à la frégate*. »

Du coup, Ficelle est vivement intéressée. Elle ouvre des yeux qui ressemblent à des phares de camion pour examiner l'image que Mlle Bigoudi présente à la classe. On y voit une coiffure véritablement prodigieuse. Les cheveux s'enroulent et ondulent pour imiter les vagues d'une mer sur laquelle flotte un trois-mâts, toutes voiles déployées. L'ensemble doit bien mesurer un demi-mètre. Ce monument devait obliger la princesse à demeurer toujours bien droite, sous peine de faire naufrager le vaisseau. Ficelle crie à voix basse :

« Oh! tu te rends compte, Boulotte! Un bateau sur la tête! C'est ahurissant! »

Mais l'institutrice poursuit :

« Non seulement les personnes de la noblesse cherchaient à se vêtir avec distinction, mais encore elles voulaient avoir un langage raffiné. Par exemple, on ne disait pas « Je vais faire un tour au Bois », mais plutôt : « Mes pas nonchalants vont me conduire sous les vertes frondaisons. » Une phrase telle que « Je ne laisserai point d'avoir pour agréable d'inscrire à mon menu des perles du Cantal » aurait pu se traduire par : « Je

24 APPELEZ FANTOMETTE !

voudrais manger des lentilles. » C'est ce qu'on appelle le *langage précieux*.

Boulotte passe une langue gourmande sur ses lèvres.

« Miam! Des lentilles! Des perles du Cantal! Avec de l'huile. Ou des saucisses. Et un gros morceau de beurre... Et une belle tranche de lard fumé! Miam! Vivement qu'il soit midi! »

Au premier rang, une élève brune, aux cheveux bouclés, prend des notes sur son cahier sans rêver à des bateaux dans les cheveux ou à des plats de lentilles. C'est Françoise, celle qui est toujours la première parce qu'elle a la chance d'apprendre sans faire le moindre effort. Elle est en train de noter la dernière phrase de Mlle Bigoudi, lorsqu'elle sent un léger picotement dans la nuque. Il a été produit par une boulette de papier que quelqu'un a lancée depuis le fond de la classe. Mlle Bigoudi ne s'est aperçue de rien, parce qu'elle est en train d'écrire au tableau deux dates importantes qui marquent le début et la fin de la Régence : 1715-1723.

Françoise se baisse et ramasse la boulette qui est tombée dans l'allée. Elle la déplie discrètement et lit le texte de ce message :

« Ces histoires de Régence me font penser fortement qu'il y a au musée de Cluny un diamant minuscule qui s'appelle le Régent. Il faut que j'aille le voir croûte que croûte ! Signé Ficelle. »

Françoise retourne le papier, écrit quelques mots, le roule de nouveau en boulette et l'expédie par-dessus son épaule. Ficelle récupère le précieux papier et prend connaissance de la réponse :

« On ne dit pas croûte que croûte, mais coûte que coûte. Ensuite, le Régent n'est pas à Cluny, mais au Louvre. Enfin, il n'est pas minuscule, mais énorme. D'accord pour aller le voir avec toi. Signé Françoise. »

*
**

« Grande est l'allégresse qui remplit mon âme, comme un nectar remplit une amphore ! »

Pour prononcer cette phrase, Ficelle a pris l'air hautain que devait avoir une princesse de la Régence. Boulotte s'efforce aussi d'avoir

une allure distinguée pour mordre dans un bâton de nougat. Elle demande :

« Pourquoi es-tu contente ? »

— Parce que si des œuvres manuelles n'avaient point été exécutées en cet après-midi et en notre classe écolière, nous n'eussions pu nous transporter en ces lieux... »

Françoise se met à rire :

« Dis donc, ma grande, tu as l'intention de parler comme ça toute la journée ? »

— Certes ! N'en doute point. J'entends désormais user d'un langage fleuri qui embaumera les belles manières. »

Les trois amies viennent d'entrer dans la galerie d'Apollon. Une longue salle rectangulaire, au premier étage du Louvre. Les murs sont rehaussés de sculptures dorées sur fond vert foncé. Parquet en marqueterie de chêne et plafond peint. Comme l'a si élégamment exprimé Ficelle, s'il n'y avait eu des travaux à l'école cet après-midi, elles n'auraient pas pu visiter cette galerie où sont exposées les plus belles pièces des trésors de France.

Il y a là, sous des vitrines de cristal aux socles biscornus, des bijoux, des couronnes, des colliers. Mais la grande Ficelle ne s'intéresse pas à ces colifichets. Ce qui

attire son regard, c'est une autre vitrine, presque au centre de la salle, entourée d'une foule de curieux. Sur un lit de velours noir incliné, brille une pierre presque carrée, aux bords légèrement arrondis. Ficelle joue des coudes pour s'approcher de la vitrine, protégée par une barrière de bois. Elle s'exclame :

« Ah! Ciel! Quel sublime joyau! Cet éclat sans pareil éblouit ma noble prunelle! Mon cœur est pris sous le charme de cette cristalline lumière... Plût aux cieux que j'eusse une telle parure en ma possession! Elle rehausserait mon incomparable beauté! »

Boulotte hoche la tête :

« Ça m'étonnerait que tu puisses l'acheter. Il doit valoir des mille et des cents, ce diamant!

— Certes. Mais je gage qu'un prince du sang se fera un jour un honneur de me l'offrir. Il s'agit là d'un de ces modestes présents que les personnes de qualité se font entre elles.

— Eh bien, si tu crois que quelqu'un va t'en faire cadeau, tu peux attendre longtemps! D'ici là, j'aurai au moins mangé dix tonnes de nougat... »

Ficelle fait la moue et se tourne vers Françoise qui s'est approchée d'une fenêtre et regarde pensivement le quai du Louvre qui longe la Seine.

« Françoise, je te prie d'accorder une prompte réponse à une question qui me brûle les lèvres : ne suis-je point digne de me voir octroyer un royal présent par quelque duc ? Voire un comte ou un marquis ? »

Françoise sort de sa rêverie :

« Hein ? Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ?

— N'as-tu point ouï mes propos ? Je voulais soumettre une énigme à ta sagacité. Quel noble seigneur, quel aristocrate, me baillera une parure de diamants, quel roi posera sur mon front altier un inestimable diadème ?

— Je n'en sais rien, moi !

— Tu sembles accorder peu d'intérêt aux paroles que je prononce. Quel est donc le sujet de ta rêverie ?

— Je pense que... *le Régent* est une pièce de valeur, et qu'il n'est pas tellement protégé des voleurs.

— En vérité ? N'est-il point sous le couvert d'une vitrine ?

— Une vitrine comme ça, on peut la briser d'un coup de marteau.

— Soit. Mais pour pénétrer dans la présente galerie?

— Regarde les fenêtres... Il n'y a même pas de barreaux! Et nous ne sommes qu'au premier étage. Une simple échelle de peintre, et hop! on entre ici comme on veut. »

Ficelle hausse ses maigres épaules.

« Si quelque larron fait main basse sur *le Régent*, Fantômette se fera une obligation de l'appréhender, et de remettre le diamant en son site premier. Chasse donc de ton esprit ces funestes pensées, et songe plutôt à observer les visiteurs de ce musée. Je les trouve pour ma part assez divertissants. Leur tournure n'est-elle point plaisante?

— Tu veux dire qu'ils sont rigolos?

— En vérité. Porte ton regard, par exemple, sur ces trois Anglaises. Je les crois sujettes de Sa Majesté britannique... Je m'esbaudis à considérer leur accoutrement vestimentaire! »

Les trois touristes sont en effet vêtues d'une manière assez godiche. Robes qui semblent trop longues et mal ajustées, visages plus barbouillés que maquillés, démarche maladroite sur des talons trop hauts. Boulotte murmure, entre deux bouchées :

« Des vraies figures de carnaval! Ça me rappelle des clowns que j'avais vus à la Foire du Trône. Près d'une baraque où j'ai acheté un cochon en pain d'épices. »

Françoise observe les trois visiteuses d'un air amusé, puis avec une certaine perplexité. Ces trois silhouettes grotesques lui rappellent quelque chose... Mais quoi?

« Curieux... Il me semble que je les ai déjà vues quelque part... Mais je me demande où? »

Les trois Anglaises examinent attentivement la vitrine qui contient *le Régent*, sans paraître s'intéresser aux autres trésors exposés. Puis elles s'approchent des fenêtres, regardent vers la pelouse qui s'étale en bas, au niveau du quai. L'une de ces trois personnes, dont le nez est particulièrement pointu, examine la boiserie de la fenêtre, passe un index sur la poignée, tapote le carreau en sifflotant. Puis elle se tourne vers ses compagnes et leur sourit d'un air satisfait. Fantômette si elle se trouvait en ce moment dans la galerie, ne manquerait pas d'être intriguée par ce manège. Depuis quand les touristes s'intéressent-ils aux fenêtres, plutôt qu'aux œuvres d'art?



Françoise hausse les épaules.

« Bah! après tout, ces visiteuses sont bien libres d'étudier l'architecture du Louvre, et la forme des fenêtres. Les touristes sont ici pour regarder ce qui les entoure... »

Pourtant, un doute subsiste dans l'esprit de la brunette. Elle saisit Ficelle par un bras et lui désigne discrètement les trois visiteuses. « Ecoute, Ficelle, tu n'as pas l'impression de les connaître? Regarde-les bien. Moi, il me semble les avoir déjà vues. »

La future princesse ouvre des yeux en assiettes à soupe, et murmure :

« Mon regard acéré scrute en vain ces phy-

32 APPELEZ FANTÔMETTE !

sionomies. Quoique... à bien les considérer... Il se peut en effet qu'une vague ressemblance... A vrai dire, je ne sais... Je crains que mes sens ne soient abusés...

— Dis toujours.

— Fort bien. Je dois donc te faire un aveu, puisque tu me presses. Il me faut reconnaître que ces visages évoquent un souvenir caché au fond de ma mémoire. Je crois les avoir vus déjà en quelque lieu. En l'hôtel du prince de Conti, peut-être, ou à Versailles, chez le Roi... »

Françoise lève les yeux vers le plafond.

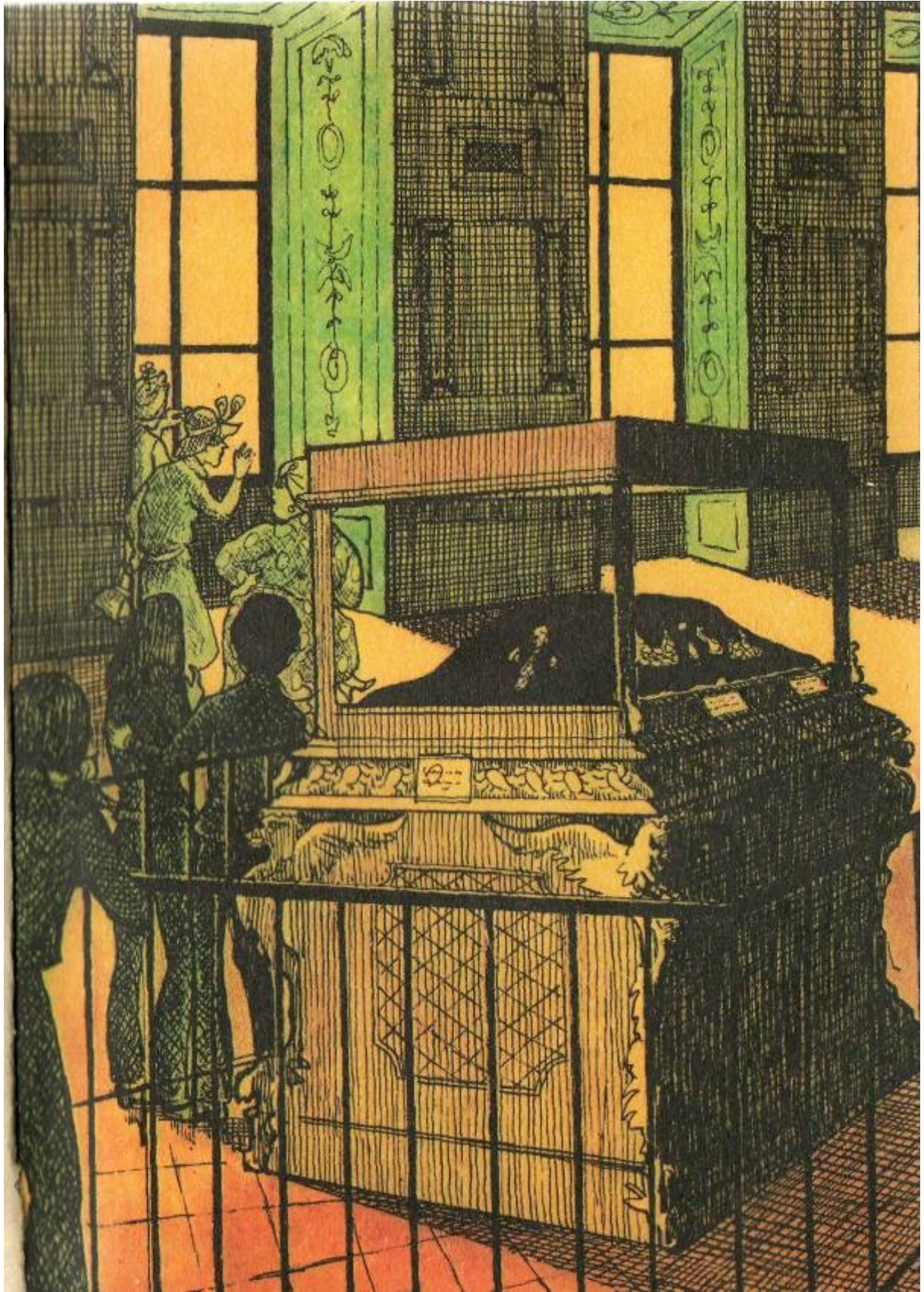
« Bon, ça va, je n'insiste pas! »

Boulotte, qui vient d'engloutir son dernier bâton de nougat, s'approche de ses amies pour leur signaler l'épuisement de son stock de confiseries.

« Moi, les diamants, je les ai assez vus. On devrait sortir maintenant, et se mettre à la recherche d'une pâtisserie. Vous ne croyez pas? J'en connais une du côté de Saint-Germain-des-Prés. Fantastique! Des babas au rhum gros comme des citrouilles. Et des choux à la crème! Rien qu'à les regarder, on attrape une indigestion! Vous venez?

— Soit! Nous consentons à engager nos

« *Ecoute, Ficelle, regarde-les-bien.* » →



pas sur la trace des tiens », répond Ficelle en se dirigeant majestueusement vers la sortie.

Avant de suivre ses deux amies, Françoise jette encore un coup d'œil vers les trois Britanniques, qui examinent à nouveau *le Régent*. Oui, elle connaît ces trois silhouettes. Une petite et maigre, une grande et forte. La troisième visiteuse est un peu plus élégante que les deux autres, bien qu'elle soit vêtue de couleurs criardes.

Ficelle, qui vient de sortir de la galerie, se retourne pour appeler Françoise :

« Venez-vous, chère amie ? Ma personne désire se transporter aux échoppes du vestibule, aux fins d'y faire l'emplette de quelques estampes habilement gravées.

— Ah ? dit Boulotte, tu veux acheter des cartes postales ?

— Fi ! quelle trivialité dans votre langage, ma mie. Ne daignerez-vous point châtier ce patois par trop vulgaire ?

— Oh ! moi, je parle comme on m'a appris ! Je ne fais pas des ronds de jambe avec ma langue ! »

Pendant que Ficelle achète ses cartes postales, les trois Anglaises sortent du musée,

descendent les marches du perron et disparaissent. Boulotte grogne en maudissant la lenteur de Ficelle qui s'attarde à choisir ses estampes habilement gravées.

« Dépêche-toi, Ficelle! Mon estomac a besoin de se remplir avec des éclairs au chocolat!

— Et mon esprit, chère Boulotte, exige des nourritures artistiques. Je me repais de ces images sans pareilles! »

La grande fille se décide enfin pour une carte qui représente la victoire de Samothrace¹, et les trois amies sortent du Louvre. Elles tournent à gauche, se dirigent vers les quais, s'apprêtent à franchir le pont du Carrousel, lorsque Françoise, en portant son regard vers une aile du Louvre, aperçoit de nouveau les trois Anglaises. Elles se sont arrêtées pour examiner le bâtiment. Françoise s'arrête aussi, ce qui provoque l'agacement de Boulotte :

« Si tu traînes comme ça, je n'arriverai jamais à la pâtisserie! Est-ce que tu te rends compte que je n'ai pas mangé depuis un grand quart d'heure?

1. Statue d'une dame ailée qui a dû perdre la tête et les bras dans un accident d'aviation (Note de Ficelle).

— Continue si tu veux, Boulotte. Moi, je veux savoir pourquoi ces trois dames sont plantées là... »

Ficelle hausse les épaules :

« Peu nous chaut le comportement de ces anglicanes touristes. Ne sont-elles point libres d'examiner, considérer et envisager le royal palais de Sa Majesté Louis XIII? Venez ça, chère amie. Délaissons Françoise, puisqu'elle se complaît en de sottes rêveries, et acheminons nos pas altiers vers des félicités pâtis-sières!

— Rendez-vous au *Mille-feuille*, boulevard Saint-Germain », précise Boulotte.

Les deux filles s'éloignent, et Françoise longe le quai en se dirigeant vers l'est. Les trois Anglaises se remettent en marche, puis hèlent un taxi qui passe à petite vitesse, s'engouffrent dedans et disparaissent. Françoise parcourt encore une centaine de mètres, et s'arrête à l'endroit où elles avaient fait halte, juste devant le corps du bâtiment.

C'est une aile perpendiculaire à la Seine, qui comporte un seul étage. Au rez-de-chaussée, de hautes fenêtres voûtées fermées par des grilles. Au premier étage, les fenêtres sont rectangulaires. En bas, une haie forme un

dessin géométrique sur une bande de pelouse.

Françoise réfléchit, calcule. Elle regarde autour d'elle, reconnaît le paysage qu'elle a aperçu lorsqu'elle se trouvait dans la galerie d'Apollon. Elle lève alors les yeux. Le premier étage qu'elle aperçoit ici même, c'est précisément celui de la galerie. Derrière la cinquième fenêtre se trouve la vitrine qui contient *le Régent*.

« Mille pompons ! Est-ce que par hasard... nos trois Anglaises méditeraient de voler la pierre précieuse ? Ce serait amusant ! »

« En tout cas, ce ne serait pas très difficile, à première vue. Le Louvre est entouré d'une grande grille, mais à cet endroit-là, il y a un passage bien commode. La grille en question s'arrête contre un pilier qui ne doit mesurer guère plus de 2 m 50 de haut. Entre ce pilier et le bâtiment, il y a un espace large d'un mètre, que l'on peut franchir en faisant une petite escalade. Il ne reste plus qu'à sauter sur la pelouse, dresser une échelle contre la façade, briser une vitre et entrer dans la galerie. Là, un coup de marteau dans la vitrine et *le Régent* est à portée de la main... »

Françoise entortille autour de son index une de ses boucles noires, puis hausse les épaules.

« Non, décidément, je crois que j'ai trop d'imagination. Trois inoffensives touristes qui méditeraient de voler *le Régent*? Je crois que je regarde trop de feuilletons à la télé. Allons, demi-tour! »

Elle pivote sur ses talons, passe le pont, parvient sur la rive gauche, et se rend dans la pâtisserie qui a pour enseigne le *Mille-feuille*. L'établissement est également un salon de thé, où Ficelle et Boulotte ont pris place. Si l'on en juge par la quantité de miettes répandues autour de la gourmande, son estomac doit déjà être copieusement rempli. Elle est présentement en train d'engloutir une religieuse débordante de crème. Ficelle accueille Françoise avec un sourire noblement dédaigneux :

« Tiens! Cette jeune brunette consent enfin à honorer notre table de sa présence? Savez-vous, Françoise, que j'ai failli vous attendre? Ne pouviez-vous presser vos pas, plutôt que de nous laisser dans cette alarmante expectative? »

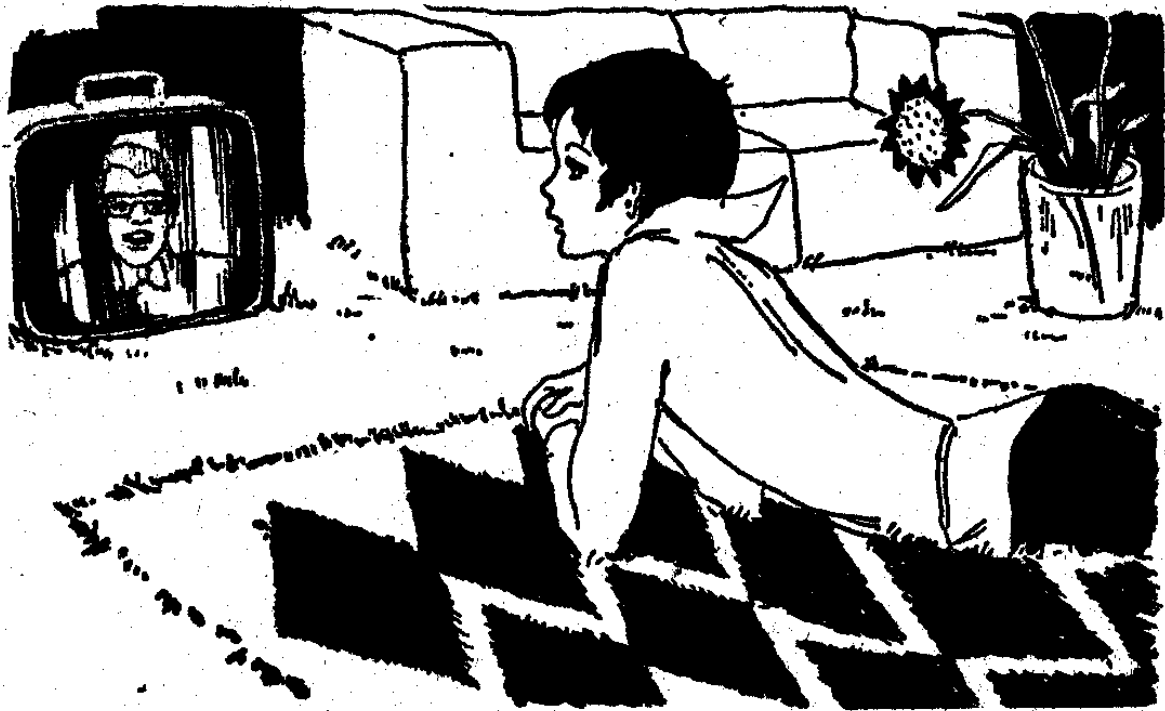
Françoise s'apprête à dire « Tu commences

à nous casser les pieds », mais elle se ravise et murmure d'une voix suave :

« Très chère, j'implore de Votre Grandeur qu'elle m'octroie généreusement mille pardons, car ma conduite ne laisse pas d'apparaître hautement répréhensible, et je crains humblement votre juste courroux. Je fais serment solennel de ne point compromettre dorénavant l'emploi de votre temps précieux, et je vous prie de croire que je serai, Princesse, éternellement votre très humble, très honnête et très dévouée servante. »

Ayant dit, Françoise vole un éclair à Boulotte et le fait disparaître dans sa bouche avec une merveilleuse rapidité.

Sur le trottoir d'en face, une Anglaise au nez pointu allume tranquillement une cigarette.



CHAPITRE III

Choc inattendu

FANTÔMETTE est allongée à plat ventre sur la moquette de la salle de séjour, position pratique pour regarder le téléviseur qui est au niveau du sol. Sur l'écran, le visage d'un journaliste apparaît :

« L'évasion qui s'est produite aux environs de midi est l'événement du jour. »

Fantômette dresse l'oreille, comme son

chat Méphisto lorsqu'il entend un bruit d'assiette. Une évasion? Qui s'est évadé? Le journaliste précise :

« Ce sont quatre dangereux bandits qui ont réussi à prendre la fuite. Il s'agit du Furet et de ses complices habituels, Alpaga et Bulldozer. Ils étaient accompagnés d'un autre prisonnier, un escroc nommé Koryass. »

Rageusement, Fantômette donne un coup de poing à la moquette qui pourtant ne lui a rien fait.

« Ah! Mille millions de mille pompons! Encore! Mais c'est un fantôme, ce bonhomme-là! Il passe à travers les murs! Chaque fois que je l'attrape, il file comme un morceau de savon entre des doigts mouillés! Comment s'y est-il pris, cette fois-ci? »

La télévision donne la réponse :

« Le Furet a confectionné un faux revolver avec de la mie de pain et a menacé les gardiens qui venaient porter la soupe. Puis il s'est enfui au moyen d'une voiture qu'il a volée sur place. Précisons que ce véhicule appartient à M. Oscar de Flique, le directeur de la prison. »

Fantômette se met debout, soupire :

« Et voilà! Il va falloir tout recommencer

une fois de plus! Reprendre les enquêtes, les filatures. Me bagarrer de nouveau contre le gros Bulldozer et Alpaga-le-pommadé. Ah! mon cher Furet, je vous assure que vous devenez agaçant, à la fin! Si je vous attrape, cette fois-ci je vous enfermerai dans ma cave, et je vous garantis que vous n'en sortirez plus! »

Elle fait quelques pas à travers la pièce, s'arrête devant une glace qui lui renvoie l'image d'une jeune personne vêtue d'un col-lant noir et d'une tunique de soie jaune. Une cape est agrafée sur la poitrine au moyen d'une lettre en or qui représente un F majuscule. D'un mouvement gracieux, elle fait voler la cape qui s'enroule autour d'elle, puis se déroule.

Fantômette sourit à son portrait vivant.

« Ce nouveau costume me va merveilleusement bien. Je m'y sens à l'aise. Et quelle élégance, ma chère! Quelle différence, avec ces trois Anglaises du Louvre! Ha, ha! ce qu'elles pouvaient être mal fagotées! »

Le sourire se fige sur les lèvres de l'aventurière. Trois visiteuses. L'une avec un nez pointu, la seconde très corpulente, la troisième grande et mince...

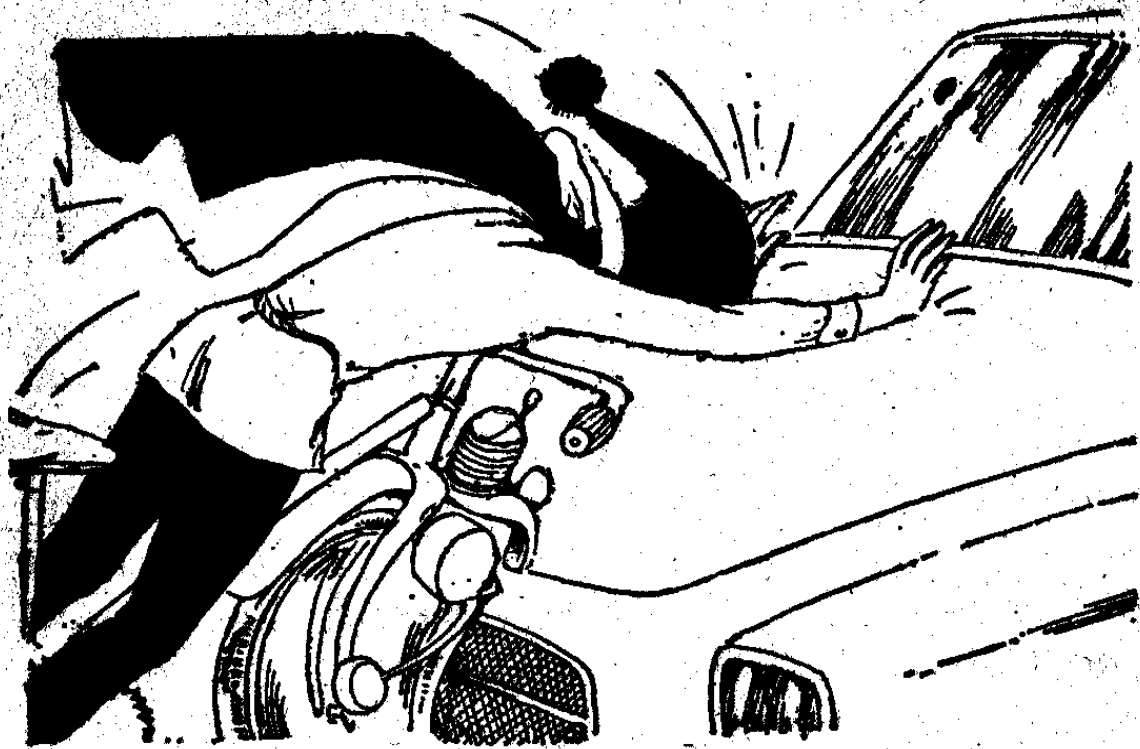
« Sapristi! Mais... Ah! je comprends pour-

quoi j'avais l'impression de les avoir déjà vues! Ce n'étaient pas trois Anglaises! Mais oui, mille pompons! Le Furet, Bulldozer, Alpaga, en robe et talons hauts, avec des per-ruques et des sacs à main! »

Très agitée, elle se met à faire le va-et-vient dans la pièce. Méphisto, qui était couché en rond dans son fauteuil favori, se dresse brusquement et se sauve par la fenêtre entrouverte, avec un miaulement de mécontentement. Fantômette fait claquer ses doigts :

« Et que mijotaient-ils, mes trois affreux? Ils préparaient le vol du *Régent*, parbleu! Ah! ils ne perdent pas de temps, les sacripants! A peine libres, ils veulent déjà recommencer leurs cambriolages! Et quel cambriolage, messieurs! *Le Régent*! Un des plus beaux diamants du monde... Seulement, si vous croyez que je vais vous laisser faire... Allons, je vais au Louvre, et en vitesse! Il faut prévenir le directeur. Il n'y a pas une seconde à perdre, comme on dit dans les feuilletons télévisés... »

Fantômette sort de la pièce en suivant le chemin qu'a pris le chat, c'est-à-dire en sautant par la fenêtre. Elle atterrit légèrement sur les gravillons d'une allée, empoigne le



guidon d'un cyclomoteur rouge et le pousse jusqu'au portail de l'entrée. Notre jeune aventurière met deux doigts dans sa bouche, lance un sifflement assourdissant. Le portail s'ouvre tout seul. Fantômette bondit sur sa machine et démarre dans un fracas de moteur et un nuage de fumée bleue. Elle roule une vingtaine de mètres, tourne à droite pour sortir de la rue des Roses, et se trouve face au capot d'une voiture qui vient de démarrer. Le cyclomoteur percute l'avant du véhicule, pendant que Fantômette continue son trajet en vol plané durant une seconde, puis se heurte violemment au pare-brise.

Elle perd connaissance instantanément.

*
**

C'est bien le Furet, Bulldozer et Alpaga, déguisés en Anglaises, qui ont visité la galerie d'Apollon. L'idée de ces déguisements revient au Furet. En entrant dans la boutique tenue par Tantine Sidonie, il a immédiatement pensé que ces robes et ces fanfreluches qui l'entouraient permettraient à sa bande de passer inaperçue pendant quelque temps. Il suffisait de prétexter un quelconque bal costumé, pour que l'aimable parente d'Alpaga batte des mains, ravie à l'idée fantaisiste d'habiller en femmes ses trois hôtes. Le plus difficile fut d'amener le gros Bulldozer à se raser de près pour faire disparaître sa barbe, mais il consentit à faire cette toilette qui allait permettre d'organiser *le coup du siècle*. Une demi-heure plus tard, les trois bandits méconnaissables sortaient du magasin de la rue Edgar-d'Orsay, et se dirigeaient vers le Louvre.

Arrivé sur place, le Furet se rendit compte immédiatement que Koryass avait vu juste : le vol du joyau apparaissait comme extrême-

ment facile. A l'aide d'un mètre ruban dont il s'était muni, il avait mesuré la dimension des carreaux de fenêtre : 70 centimètres de large sur 95 centimètres de haut. En brisant une de ces vitres, on avait largement la place de passer. Et il n'y avait apparemment aucun système d'alarme. Pas le moindre contact électrique, pas le moindre fil. En regardant au travers d'une des fenêtres, on apercevait, en contrebas, une pelouse bordée d'une grille. Mais cette grille s'arrêtait avant d'atteindre le corps du bâtiment, laissant une large brèche.

Satisfait de son examen, le Furet avait fait signe à ses complices de sortir. C'est alors qu'il avait aperçu trois jeunes visiteuses, une grande maigre blonde, une grosse joufflue et une brunette à l'œil malicieux. Il n'avait pas marqué sa surprise, mais une fois dehors, il avait murmuré à l'adresse de ses complices :

« Fantômette est là. Une des trois filles qui se trouvaient dans la galerie. Je ne sais pas si elle est déjà au courant de notre évasion, ou s'il s'agit d'un simple hasard, mais nous devons faire très attention. »

Alpaga s'était inquiété :

« Que faisons-nous chef? Nous annulons le coup? »

— Non, pas du tout! Mais je répète qu'il faut se méfier. Allons jeter un coup d'œil sur l'endroit que nous devons escalader. »

Les trois hommes-femmes s'étaient alors rendus sur le quai du Louvre, avaient repéré le point de passage, tout en surveillant discrètement les alentours. Ils avaient pu voir la grande maigre et la grosse bouffie traverser le pont du Carrousel, tandis que la brunette s'attardait à les observer. Le Furet avait alors fait signe à un taxi en disant à ses complices :

« Montons ensemble pour avoir l'air de quitter les lieux. »

Le taxi avait à peine parcouru cent mètres, lorsque le Furet dit au chauffeur d'arrêter. Il s'adressa à ses complices en parlant à mi-voix :

« Vous deux, continuez jusqu'au magasin de nouveautés, et procurez-vous le matériel pour ce soir. Echelle, marteau. Moi, je descends et je retourne surveiller la brunette. »

Le taxi poursuivit sa course, emmenant Bulldozer et Alpaga. Le Furet enfonça son chapeau à plumes sur sa tête, traversa le pont

du Carrousel et retrouva la piste de Françoise, cent mètres plus loin. Il la vit entrer dans une pâtisserie et croquer des gâteaux en compagnie de la grande Ficelle et de la grosse Boulotte. Il alluma une cigarette, acheta un journal, fit le tour du pâté de maisons, puis revint devant la pâtisserie. Les trois filles en sortaient. Elles montèrent dans un autobus pour regagner Framboisy. Le Furet prit un taxi, lui ordonna de suivre l'autobus à quelque distance.

Lorsque Fantômette retrouva le pavillon ultra-moderne dans lequel elle habitait, elle ne se douta pas que son ennemi mortel, après avoir abandonné le taxi, venait de voler une voiture et de se poster en attente, au bout de la rue des Roses.

Voilà pourquoi notre héroïne fut victime d'un accident imprévisible.



CHAPITRE IV

En ambulance

FANTÔMETTE entrouvre les yeux, et les referme aussitôt : la lumière est trop vive. Elle veut porter une main devant son visage pour éviter l'éblouissement, mais elle n'y parvient pas.

Une voix demande :

« Vous êtes réveillée ? Comment vous sentez-vous ? »

D'une voix pâteuse, Fantômette articule :

« Je vais... heu... pas très bien... vous pouvez me dire où je suis ? »

— A l'hôpital Erfiévreux. Vous avez eu un accident.

— Ah! oui, la voiture... elle roulait en plein sur sa gauche... Ce devait être un Anglais qui la conduisait... Vous savez, en Angleterre, on roule à gauche...

— Oui, oui. Ne dites rien, mademoiselle, reposez-vous. Vous avez de la fièvre.

— Hein? Vous croyez que je délire?

— Non, je n'ai pas dit cela. Mais il ne faut pas parler pour ne pas vous fatiguer.

— Je ne suis pas fatiguée! Un peu choquée, simplement...

— Le docteur Pylul vous a fait une piqûre calmante. »

Fantômette fait un effort pour se redresser sur ses coudes, y parvient à grand-peine, et demande à l'infirmière :

« Pouvez-vous me dire où il y a un téléphone? Il faut que j'appelle d'urgence le musée du Louvre.

— Le musée du Louvre?

— Oui. Il va s'y produire un vol extraordinaire. Un vol fantastique. Le Furet va s'em-

50 **APPELEZ FANTÔMETTE !**

parer du *Régent*. Vous savez, le Furet? Celui qui s'est évadé, à midi... »

L'infirmière quitte son tabouret de plastique blanc, répond d'un ton assuré :

« Oui, oui, je sais. Le Furet va voler le *Régent*. Très bien. Ne vous inquiétez pas, je fais le nécessaire. Maintenant, restez allongée.

— Quelle heure est-il?

— Onze heures du soir.

— Ah! il est si tard! Il faut aussi prévenir la police... dépêchez-vous!

— Oui, je me dépêche. Mais en attendant, il faut dormir, pour vous reposer. »

L'infirmière borde l'accidentée, au point de faire à moitié disparaître son visage sous le drap, puis elle se lève et sort de la chambre. Dans le couloir, elle rejoint une autre infirmière qui l'interroge du regard.

« Elle est réveillée, mais elle délire. Elle raconte n'importe quoi. Des histoires de vol au musée du Louvre. »

La collègue hausse les épaules :

« Bah! c'est toujours pareil quand on leur donne une drogue pour enlever la douleur. Ça les fait rêver. Le mieux, c'est de la laisser dormir. »

Fantômette reste seule dans la chambre, se

demandant si l'infirmière a fait le nécessaire. Au bout de dix minutes, comme personne ne revient, elle fait un effort pour atteindre un bouton électrique d'appel qui se trouve à la tête de son lit. Un moment plus tard, l'infirmière réapparaît :

« Vous m'avez appelée? Ça ne va pas?

— Si, mais je voulais savoir si vous aviez prévenu le conservateur du Louvre? »

L'infirmière hoche la tête tristement :

« Ecoutez, ne pensez plus à ça. Il faut que vous dormiez, sinon votre état va s'aggraver. Le docteur Pylul a dit que vous n'aviez rien de cassé, mais qu'il vous fallait absolument du repos. Vous me promettez de ne plus bouger, n'est-ce pas? »

Fantômette ne répond pas. Elle ferme les yeux, se laisse aller en arrière et dit mentalement :

« Je te promets de me lever dès que tu auras le dos tourné et de filer au Louvre, même si j'ai le crâne en mille morceaux! »

L'infirmière sort, referme la porte. Fantômette compte jusqu'à dix, puis elle gonfle d'air ses poumons, rejette le drap et se met debout. Les murs commencent à tourner devant ses yeux, et l'aventurière a soudain

l'impression de se trouver sur un manège. Puis ce bizarre mouvement se ralentit, et la pièce s'immobilise. Fantômette a repéré ses vêtements soigneusement pliés sur le dossier d'une chaise. En trois mouvements, elle se retrouve en uniforme de justicière. Un coup d'œil dans une glace ronde accrochée au mur. Elle fait la grimace.

« Dix pompons! Quelle mine de crayon mâché! J'ai l'air de sortir d'une batteuse-lieuse! Tant pis! Le devoir avant tout! Sortons d'ici, et allons pincer le nez du Furet. »

Sur la pointe des pieds, elle traverse la chambre, ouvre doucement la porte, inspecte le couloir. Il est vide.

« Bon, j'ai l'impression que la voie est libre... »

Elle s'engage dans le couloir, fait quelques pas, perçoit soudain un bruit de voix. Une infirmière en chef lance des ordres :

« Vous prendrez la température du 17, et vous verrez si le 12 a bien pris ses cachets. Il y a aussi une piqûre pour le 22... »

Fantômette se dissimule derrière un placard bourré de serviettes, attend un moment que l'infirmière se soit éloignée. Puis elle reprend sa marche, trouve un escalier, le

descend. Une sorte de nuage l'enveloppe encore, et elle a l'impression de marcher sur un tapis de coton. Néanmoins, elle conserve toute sa lucidité, et elle traverse en ligne droite le vestibule de l'hôpital. La préposée qui contrôle les visites est occupée à téléphoner, de sorte que Fantômette peut sortir sans encombre. Encore un instant, et elle se retrouve dans la nuit fraîche, qui finit de la réveiller. Deux ou trois mouvements d'assouplissement, une flexion des jambes, et voilà notre justicière prête à se lancer dans une nouvelle aventure.

Elle traverse la cour de l'hôpital où stationne une ambulance vide, franchit le portail grand ouvert. Coup d'œil à gauche et à droite. Pas de taxi en vue, pas d'autobus à l'arrêt.

« C'est bien ennuyeux, ça. Si encore j'avais mon cyclomoteur, j'aurais pu foncer au Louvre. Mais le pauvre doit ressembler à un accordéon... Qu'est-ce que je fais? Fantômette, je te donne dix secondes pour trouver une solution... Un, deux, trois, quatre... ah ! ça y est, j'ai trouvé! »

Elle court vers l'ambulance, ouvre la porte, se glisse à l'intérieur, décroche le téléphone



qui se trouve sur le tableau de bord, près d'une petite plaque portant la mention : Hôpital Erfiévieux, suivie d'un numéro. Elle compose ce numéro, entend la voix de la standardiste en même temps qu'elle peut l'apercevoir à travers les grandes glaces de l'entrée.

« Allô! Ici l'hôpital Erfiévieux. J'écoute.

— C'est pour une urgence. Quai du Louvre, près du pont du Carrousel. Pouvez-vous envoyer une ambulance?

— Oui, tout de suite. »

Fantômette raccroche. Elle voit toujours la préposée qui manipule des fiches, appelle le service des infirmiers. Une minute après,



deux hommes en blouse blanche sortent de l'hôpital, se hâtent vers l'ambulance.

Fantômette s'est cachée à l'arrière, aplatie sous le lit qui occupe la moitié de la place disponible. Les portes s'ouvrent, et l'un des infirmiers demande à son collègue :

« C'est à quelle adresse?

— On a dit quai du Louvre.

— Ça doit être un accident de la circulation. Allons-y! »

L'ambulance démarre. Le conducteur allume les phares, fait hurler la sirène à deux tons. Le véhicule file à travers les rues où la circulation se fait moins dense, à cette heure tardive. Fantômette réfléchit. Cette course

nocturne est-elle nécessaire? Après tout, rien ne prouve que le Furet était décidé à faire son coup cette nuit-ci. S'il a décidé de voler *le Régent*, il pourra parfaitement essayer un autre jour...

« Bah! je vais bien voir... Encore cinq minutes, et je serai fixée. »

Les cinq minutes passent, et l'ambulance arrive sur le quai des Tuileries. Elle ralentit, s'arrête près du pont du Carrousel. Le conducteur regarde autour de lui.

« Personne en vue... pas d'attroupement. Tu vois quelque chose, toi? »

— Non. C'est bizarre... Aucun mouvement dans le coin...

— Tu es sûr que c'est ici que nous devons venir?

— Oui, absolument. Je vais aller jeter un coup d'œil de l'autre côté du Louvre, vers les jardins... »

Fantômette se tient prête. A l'instant où l'infirmier ouvre la portière avant, elle ouvre la portière arrière, se glisse au-dehors et se blottit presque sous le véhicule, tout en repoussant très délicatement le battant. Le chauffeur s'est-il rendu compte de quelque chose? Non, il reste immobile à son volant,

pendant que son collègue inspecte les alentours, et revient une minute plus tard en pesant :

« Ah! c'est se moquer du monde! Il n'y a rien du tout. Absolument rien. Ou on nous a fait une mauvaise farce, ou on s'est trompé d'adresse. Allons-nous-en ! »

L'ambulance redémarre, et bientôt ses feux de position disparaissent dans la nuit. Fantômette se redresse, court vers le bâtiment qui contient la galerie d'Apollon, regarde à travers la grille qui borde le coin de parc du rez-de-chaussée. Elle réprime un cri de joie.

« J'avais raison, mille pompons! J'avais deviné juste! »

Contre la façade, tout près derrière la grille, se dresse une grande échelle en bois. Là-haut, à l'étage, un carreau est cassé.

« Ah! j'arrive à temps! Ils doivent être en train de briser la vitrine... A moins que... »

Elle se mord les lèvres.

« Que je suis bête! S'ils étaient encore là-haut, il y aurait leur voiture en stationnement ici même, avec le gros Bulldozer au volant. J'ai l'impression que j'arrive trop tard... »

Elle est sur le point de s'en aller, mais la

curiosité la retient. Le Furet a-t-il vraiment réussi à s'emparer du diamant ? Pour en avoir le cœur net, le plus simple est d'aller faire une visite dans la galerie, puisque l'échelle est encore en place.

En trois mouvements, elle escalade une petite grille qui se trouve en travers du trottoir, monte sur le bout de mur qui sépare le bâtiment de la grille principale, saute sur la pelouse et grimpe le long de l'échelle. Sans la moindre difficulté, elle passe à travers le carreau cassé. Quoique la galerie ne soit pas éclairée, les réverbères alignés sur le quai projettent une lumière très suffisante pour distinguer le moindre détail. Dix pas l'amènent devant la vitrine du *Régent*. Par terre, des éclats de verre brillent. La vitrine a éclaté sous l'effet d'un coup frappé avec un gros marteau. L'objet est encore là, sur le parquet. Quant au *Régent*, il a disparu.

Fantômette fait la moue en soupirant.

« Ah ! c'est dommage ! dire que j'aurais pu empêcher ça, si je n'avais pas eu ce stupide accident... Un accident qui s'est produit bien à propos... Mais au fait ! Ce n'était peut-être pas un accident ? Si le Furet avait voulu m'empêcher d'agir ? Oui, bien sûr ! C'est lui qui a

fait ce coup! Ah! mon bonhomme, laisse-moi t'attraper, et je vais te chatouiller le nez avec une plume jusqu'à ce que tu éternues! Un supplice chinois inventé par le mandarin Ha-Tchoum... Eh bien, mes petits amis, il ne me reste plus qu'à tirer ma révérence. Je m'en vais ou je m'en vas, puisque l'un et l'autre se dit, ou se disent. »

Fantômette fait demi-tour et s'apprête à repasser par la fenêtre brisée.

La galerie s'illumine et une voix ordonne :
« Haut les mains! Ne bougez plus! »



CHAPITRE V

Fantômette cambrioleuse

FANTÔMETTE lève les mains vers le plafond orné de dorures. Deux gardiens sont là. L'un d'eux tient un pistolet qui doit contenir de méchantes cartouches. Sans quitter Fantômette des yeux, il dit à son collègue :

« Vite, téléphone! Appelle le commissaire Pruneau.

— J'y vais! »

Le gardien sort en courant. Fantômette explique :

« Ce n'est pas moi qui ai brisé cette vitrine et volé *le Régent*... je viens d'arriver et...

— Taisez-vous! Vous vous débrouillerez avec le commissaire!

— Mais...

— Ne bougez pas, où je tire! »

Fantômette se dit qu'elle se trouve dans une situation ridicule, mais qu'elle n'y peut rien changer. Il faut attendre l'arrivée du commissaire Pruneau, qui connaît sa réputation de justicière. Donc, un peu de patience, et tout va s'arranger. Au bout d'un moment, elle demande :

« Dites, je me fatigue, à lever les bras. Je voudrais bien les baisser, maintenant. Vous permettez?

— Non! Gardez les mains en l'air.

— Mais qu'est-ce que ça peut vous faire que...

— Silence! »

La jeune aventurière se résigne à maintenir ses mains au-dessus de sa tête, comme si elle manipulait les personnages d'un guignol.

62 APPELEZ FANTÔMETTE !

Il ne lui reste d'ailleurs plus beaucoup de temps à attendre. On entend la voix de l'autre gardien qui dit :

« Par ici, monsieur le commissaire. Nous l'avons attrapée. Une fille habillée en rat d'hôtel. Elle doit avoir encore le diamant sur elle... »

Des pas résonnent sur le marbre du sol, puis un groupe fait irruption dans la galerie. Le gardien, le commissaire Pruneau et une demi-douzaine d'officiers de police. Pruneau a un imperméable mastic, un chapeau de toile et de grosses moustaches. En plus, un air pas commode. Il avise Fantômette, dit d'un ton ironique :

« Bravo, ma petite! Tous mes compliments! Alors, on a changé d'activité, maintenant? Au lieu de courir après les bandits, on s'est mise au cambriolage?

— Ecoutez, monsieur le commissaire, je continue de courir après les bandits. C'est le Furet qui a pris *le Régent*. J'espérais l'en empêcher, mais je suis arrivée trop tard. »

Le commissaire hoche la tête d'un air de doute.

« Allons donc! Si tu voulais empêcher le Furet de voler *le Régent*, il te suffisait de pas-

ser un coup de fil à mes services. Et d'ailleurs, ton histoire ne tient pas debout! Comment aurais-tu pu deviner que le Furet allait voler ce diamant? Allez, suis-nous. On va tirer ça au clair.

— Mais je vous assure...

— Ne discute pas! »

Deux officiers empoignent Fantômette et l'entraînent hors de la galerie. Elle entend un des gardiens dire au commissaire :

« Il faudra la fouiller. Elle doit avoir encore le diamant sur elle. »

Pruneau jette un coup d'œil par la fenêtre, découvre l'échelle et fait un signe négatif.

« Non, soyez sûr qu'elle n'a pas le diamant. Elle a dû le lancer à un complice, celui qui a mis en place cette échelle. Fantômette n'est pas assez forte pour manipuler un objet aussi lourd. Mais ne vous inquiétez pas, elle nous donnera le nom de ce complice, et vous récupérerez *le Régent*. Faites-moi confiance! »

Fantômette est emmenée à vive allure dans une voiture, jusqu'au quai des Orfèvres, qui n'est guère éloigné du Louvre. Elle se retrouve dans le bureau du commissaire Pruneau. Ce dernier parlemente avec un plan-

« Qu'on ne me dérange pas. Je suis sur une affaire importante. »

Il referme la porte, prend place derrière son bureau, allume une pipe et lance dans les airs un nuage noir et polluant. Dans un coin, un secrétaire se tient prêt à taper sur une machine à écrire. Fantômette reste immobile sur sa chaise, silencieuse, sur la défensive. Le commissaire parle :

« Bon. On va essayer de mettre un peu d'ordre dans cette affaire. D'abord, tu me donnes ton nom, ton prénom, ta date de naissance, ton adresse.

— La barbe!

— Comment?

— Je dis : la barbe! Voilà je ne sais combien d'années que je fais arrêter des voleurs, et maintenant c'est vous qui me traitez comme une voleuse. Alors, je ne marche pas! Je proteste! »

Le commissaire hausse ses larges épaules.

« Tu peux protester pendant cent sept mille ans, ça ne changera rien à la situation. On t'a trouvée au Louvre, devant une vitrine brisée qui contenait *le Régent*. Tu peux m'expliquer clairement ce que tu faisais là, sur le coup de minuit?

« Je dis : la barbe! » →



— Je vous l'ai déjà dit. J'étais venue dans l'espoir de surprendre le Furet qui s'apprêtait à voler *le Régent*. Et c'est ce qu'il a fait! »

Le commissaire tire sur sa pipe, soupire :

« Ecoute, je suis patient. Tu vois, je ne m'énerve pas. Bon, alors si tu veux que je reste calme, ne me raconte pas des histoires à dormir debout! Comment veux-tu que je te croie? Tu viens me dire que tu étais au courant de ce vol? C'est invraisemblable, voyons! En admettant que le Furet ait réellement volé *le Régent* — je n'en crois rien, mais je veux bien admettre que c'est une chose possible —, en admettant donc qu'il soit le coupable, comment aurais-tu pu savoir qu'il allait faire ce coup? Il t'a prévenue, hein? Il t'a envoyé une lettre recommandée dans laquelle il disait : « Ma chère Fantômette, « je vais mettre la patte sur *le Régent*. » Allons donc! Tu me crois assez bête pour avaler ça? Si tu veux faire un concours d'âneries avec moi, je te préviens tout de suite que tu ne gagneras pas!

— Pourtant, ce que je vous dis est parfaitement vrai. Voulez-vous me laisser parler?

— Je ne demande que ça! Parle! Mais je t'avertis que tes histoires, je n'y crois

pas. Allez, envoie ton feuilleton ! Je t'écoute...

— Dommage que vous ne soyez pas disposé à me croire, commissaire Pruneau. Pourtant, je vais vous dire très exactement ce qui s'est passé. »

Fantômette marque une pause, rassemble ses souvenirs. Puis elle prononce, lentement, pour faire entrer ses paroles dans le crâne du commissaire :

« J'ai visité le Louvre en compagnie de deux amies. Le matin, nous avons eu en classe une leçon d'histoire portant sur la Régence, et une de mes camarades voulait précisément voir *le Régent*. Au cours de cette visite, j'ai remarqué la présence de trois Anglaises aux allures bizarres. Elles regardaient les fenêtres avec une certaine insistance. Ensuite, elles sont sorties du Louvre et ont observé la grille, à l'endroit où le passage est possible. »

Le commissaire écrase son cigare dans un cendrier, en allume un autre et dit sèchement :

« Et alors ? »

— Alors, dans la soirée, j'ai été victime d'un accident. Alors que je sortais de chez moi en cyclomoteur, j'ai été assommée par

une voiture. Je suis persuadée que le Furet était au volant.

— Qu'est-ce qui te fait croire que le Furet est dans cette affaire?

— L'une des trois touristes avait un nez pointu, comme le Furet. La seconde était grande et forte comme Bulldozer. La troisième était mince comme Alpaga.

— Le Furet, Bulldozer et Alpaga se sont évadés aujourd'hui. Tu crois qu'ils se seraient déjà lancés dans un pareil cambriolage, le même jour?

— Oui. Ils n'ont pas perdu de temps.

— Et tu dis qu'ils étaient tous trois déguisés en femmes?

— Je le dis.

— C'est du roman! Je te répète que ça ne tient pas debout. Tu veux que je te dise, moi, ce qui s'est passé réellement? Tu as changé de métier, ma petite. A force de vivre des aventures extraordinaires, à force de lutter contre des bandits, tu as voulu faire comme eux. Et c'est toi qui as volé le diamant. Avec l'aide d'un complice que nous finirons bien par trouver, tu as mis en place une échelle, tu as brisé une fenêtre, puis la vitrine. Tu as mis la main sur *le Régent*, tu l'as lancé à ton



complice qui s'est enfui. Et si les gardiens n'avaient pas fait une ronde juste à ce moment-là, ton coup aurait réussi. Il ne te reste plus qu'à me donner le nom de ce complice. Je t'écoute. »

Fantômette fait de la tête un mouvement de négation. Elle murmure :

« Mon cher commissaire, vous déraillez complètement! »

Le commissaire Pruneau se dresse brusquement, sort de son bureau et appelle le planton. Il crie :

« Bouclez-la-moi pour la nuit! Cette petite peste m'énerve! Demain, il faudra qu'elle nous

explique tout ça clairement, noir sur blanc. D'ici là, au trou! »

Deux minutes plus tard, Fantômette se retrouve entre les trois murs (plus une grille) d'une cellule.

*
**

« Eh bien, les amis, qu'en dites-vous? » demande le Furet avec un sourire qui égaie ses lèvres minces.

Ses complices sont enthousiasmés. Le gros Bulldozer lance un grand rire qui secoue son ventre, et dit :

« Ah! patron, vous aviez raison! C'est le coup du siècle! J'aurais jamais cru que c'était si facile de mettre la main sur ce cail-lou! »

Alpaga renchérit :

« Il est certain que ce cambriolage était d'une facilité extraordinaire! Koryass avait raison en affirmant que n'importe qui pouvait voler *le Régent*! »

Le Furet prend un air pincé :

« Suis-je n'importe qui? »

Alpaga s'exclame :

« Surtout pas, chef! Vous êtes le plus grand parmi les plus grands! Le génie du vol! L'empereur des escrocs! Le monarque des gangsters! »

Le Furet redevient aimable :

« Tu as mille fois raison, Alpaga. Je crois avoir quelque talent pour faire passer dans ma poche les bijoux qui ne m'appartiennent pas. Et je me félicite d'avoir mené à bien cette petite affaire. Il ne nous reste plus qu'à monnayer l'objet.

— On va le revendre à un bijoutier?

— Sûrement pas! Quel bijoutier accepterait de nous acheter un diamant universellement connu? Tu es tombé sur la tête, Alpaga!

— Oui, chef. Alors, que faut-il faire?

— Il faut que l'Etat français nous le rachète. Nous allons exiger une rançon.

— Une grosse somme alors?

— Tu auras de quoi acheter une bonne douzaine de complets en belle laine, comme tu les aimes.

— Et des cravates, chef? Tout plein de cravates! »

Bulldozer grimace un sourire et dévoile un projet qu'il médite depuis longtemps :

« Moi, après ce coup, je me retire des

affaires et j'ouvre un restaurant. Comme ça, je mangerai tous les jours à ma faim. Je l'appellerai le *Bifopom*. Un joli nom, hein? »

Les trois bandits sont réunis à l'étage qui se trouve au-dessus de la boutique de nouveautés. Etalé dans un fauteuil, le gros Bulldozer vide gloutonnement une bouteille de calvados. Alpaga a tiré de sa poche une petite glace qui ne le quitte jamais, et contemple son visage avec satisfaction. Le Furet retourne entre ses doigts la merveilleuse pierre. Il incline l'abat-jour en parchemin d'une lampe pour mieux éclairer *le Régent* qui étincelle.

« Quel caillou! Pour une jolie pièce, c'est une jolie pièce!

— Oui, approuve Alpaga, ça ferait une épingle de cravate superbe! Quel dommage que je ne puisse pas m'en servir. »

Le Furet, qui pour une fois se montre de bonne humeur, daigne sourire :

« Fais-t'en fabriquer une copie par notre ami Van Glassyal, le diamantaire. Puisque nous avons l'original en main, il pourra faire un travail précis. Une imitation exacte.

— C'est vrai, chef? Vous voulez bien? Ah! ça me fait plaisir, vraiment! Et cette épingle

de cravate, je pourrai la montrer à tout le monde sans qu'on me dise rien. Mais combien de temps allons-nous garder *le Régent* ?

— Rien ne presse. Nous devons d'abord nous faire verser la rançon.

— Ça ne va pas être facile! »

Une lueur danse dans les yeux du Furet. Il demande à Alpaga :

« Comment t'y prendrais-tu pour te faire payer la rançon ?

— Eh bien... D'abord je téléphonerais au ministère des Beaux-Arts pour fixer la somme.

— Bon. Ensuite ?

— Ensuite, je leur dirais de déposer l'argent dans un coin désert. Un bois par exemple. Puis je guetterais en me cachant derrière un arbre, pour être bien sûr qu'il n'y a pas de policiers à proximité. Ensuite, j'irais chercher l'argent.

— Et tu te ferais prendre !

— Vous croyez, chef ? Pourquoi ? »

Le Furet hausse les épaules.

« La police pourrait très bien poster des hommes autour du bois, qui attendraient pendant des heures ou même des jours que tu ressortes. Ils pourraient également mettre un

émetteur de radio avec l'argent, et ils repéreraient tes déplacements.

— Vous êtes sûr?

— Absolument! A partir de l'instant où tu aurais mis la main sur la rançon, tu serais en danger.

— Diable! Alors, que faut-il faire? »

Le gros Bulldozer repose sa bouteille vide, fait claquer sa langue et déclare :

« Pas la peine de chercher, Alpaga. Je suis sûr que le chef a déjà trouvé quelque chose. »

Flatté, le Furet se redresse. Il allume un cigare, secoue l'allumette en l'air et dit :

« Oui, j'ai trouvé quelque chose. Un système absolument sûr. Et qui, de plus, sera assez amusant.

— Dites vite, chef! fait Alpaga.

— Eh bien... Figurez-vous que *c'est notre amie Fantômette elle-même qui nous remettra l'argent.*



CHAPITRE VI

La rançon

« **A**UREZ-VOUS le front de prétendre, chère Boulotte, qu'il n'y a céans nulle maquette de voguante nacelle?

— Ah! oui. J'ai bien cherché, mais je me rappelle maintenant que mon petit cousin Victor a remporté son bateau à voiles.

— Ciel! Quel fâcheux contretemps! Me voici donc dans l'embarras le plus immense! comment me parer de cette coiffure à la *gate* née dans l'imagination sans pareille du divin Léonard? Ah! je sens que des vapeurs m'assaillent, et que je perds le sentiment! »

Ficelle porte à son front le dos de sa main, se laisse choir dans un fauteuil en fermant les yeux. Boulotte lui tapote les mains pour la faire sortir de son évanouissement. Ficelle murmure d'une voix mourante :

« Des sels! Pour l'amour du Ciel, que l'on m'administre des sels! »

Boulotte court à la cuisine, remplit un verre d'eau, y verse une poignée de gros sel, remue avec son index et présente le verre à Ficelle qui boit une gorgée, la recrache et pousse un hurlement :

« Non, mais, en voilà des manières! Qu'est-ce que c'est que cette horreur? Tu es tombée sur la tête, ou quoi?

— Ben... Tu m'as demandé des sels...

— Ah! mes pauvres enfants! J'ai affaire à une vraie patate! J'ai demandé des sels, c'est-à-dire du vinaigre, pour me réveiller.

— Bon, eh bien, de quoi te plains-tu? Te voilà réveillée, maintenant! »

La discussion pourrait tourner justement au vinaigre, quand le transistor de service se met à parler pour donner le bulletin d'informations de la matinée :

« Un cambriolage d'une audace inouïe s'est produit cette nuit, au musée du Louvre. *Le Régent* a été volé. On sait qu'il s'agit d'un magnifique diamant, pesant 136 carats 7/8, qui se trouvait exposé dans la galerie d'Apolon. Au cours d'une ronde, les gardiens ont surpris à cet endroit la fameuse aventurière qui se fait appeler Fantômette. Le commissaire Pruneau a procédé à l'arrestation de Fantômette, dont la culpabilité ne fait aucun doute, bien que cette jeune personne ait affirmé s'être trouvée là pour empêcher le Furet de voler le diamant. On sait que ce bandit, avec l'aide de ses complices, s'est évadé hier à midi. Selon les premières déclarations du commissaire Pruneau, Fantômette cherche ainsi à détourner les soupçons sur d'autres malfaiteurs. Bien entendu, nous vous tiendrons au courant du déroulement de cette affaire qui promet d'être sensationnelle. »

Ficelle ouvre une bouche qui ressemble à l'entrée du gouffre de Padirac¹. Elle s'exclame :

« Dieu! Quelle surprenante nouvelle! Ainsi donc, l'incomparable Fantômette, modèle d'honnêteté, se fourvoierait parmi les larrons? Quelle déchéance! Mes sens ont quelque peine à croire ce qu'ouissent mes écouteurs! Je suis confondue! Se peut-il que l'invincible héroïne à laquelle je vouais une admiration inconditionnelle, se soit irrémédiablement perdue dans les tortueux sentiers de la fourberie? »

Sur l'écran du téléviseur, le commentateur poursuit :

« Je vous lis une dépêche que l'on vient de m'apporter à l'instant; *« Le Régent sera restitué en échange d'une rançon dont le montant est fixé à 10 millions. Cette somme, en billets de 500 F, sera confiée à Fantômette. Attendez nos nouvelles instructions qui vous seront données par téléphone. »*

« Justes cieux! Voici qui ne laisse pas d'apporter une éclatante confirmation à la culpa-

1. Le gouffre de Padirac, c'est une sorte de grand trou dans la terre et dans le Sud-Ouest. C'est aussi intéressant à visiter que la Tour Eiffel, seulement au lieu de monter, on descend. ((Extrait des *Notes touristiques* de Ficelle).

78 **APPELEZ FANTÔMETTE !**

bilité de l'invincible justicière! Les deniers de la rançon seront versés entre ses mains traîtresses! Ah! Boulotte, mes sens s'émeuvent à l'idée que Fantômette, à laquelle nous vouyons... nous voussions... nous vouontions une admiration sans pareille, soit soudain plongée au fond d'un gouffre de malhonnêteté! N'est-ce point là un coup funeste, chère Boulotte? N'en es-tu point émue, à l'instar de ces crèmes gélatineuses dans lesquelles tu tournes habilement de diligentes cuillères?

— Ah! oui, ça m'étonne beaucoup! On devrait en parler à Françoise.

— J'approuve mille fois cette opportune décision. Je vais incontinent transmettre mes valeureuses paroles par le truchement d'un appareil de phonie à distance. »

Ficelle décroche le téléphone, forme le numéro de Françoise.

« Allô? Vous avez l'honneur ineffable de parler à la sans pareille Ficelle... »

Un silence. Boulotte épluche une banane, en croque la moitié, puis demande :

« Eh bien? Ça ne répond pas? »

— Il m'apparaît que la brune Françoise a porté ses pas en quelque autre lieu, car le

son ~~de sa~~ voix ne parvient point à mes attentives canalisations auditives.

— Alors, c'est qu'elle est pas là. Tu veux une banane?

— Fi! ma chère, ma ligne fine comme celle du roseau n'est aucunement compatible avec ces nourritures grossières. Une noisette me sera suffisante, chère Boulotte. »

Ficelle raccroche, s'assoit sur un pouf orange, gratte son long nez d'un index distingué, puis ferme à demi les yeux et prononce d'un ton sentencieux :

« Avec la perspicacité qui me caractérise, j'ai toujours pensé, cru et estimé que la soi-disant Fantômette n'était qu'une méprisable aigrefine. Je t'adjure de me croire! »

Boulotte termine sa banane et grogne :

« Bah! Les journaux peuvent se tromper. Moi, je ne crois pas qu'elle ait volé *le Régent*.

— Tu te leures! Les gazettes n'ont point menti, foi de Ficelle! Et je soutiens que ton esprit divague. Quant à cette gredine de Fantômette, le juste châtiment est suspendu au-dessus de sa tête, comme le vase de Soissons, ou l'épée de Damoclès, je ne sais. Tu peux t'en rapporter, chère Boulotte, à la justesse

de mes vues et à l'excellence de mon jugement! »

*
* *

« Tu entends ce qu'ils veulent, Fantômette? Dix millions? Et qui doit servir d'intermédiaire? Toi! C'est toi qui es chargée d'apporter l'argent aux voleurs! Et tu voudrais nous faire croire que tu es innocente? Ha, ha! Laisse-moi rire! »

Le commissaire Pruneau tourne en rond dans son bureau, autour de Fantômette qui est assise sur une chaise. Apparemment, les affaires de la jeune aventurière ne sont pas en train de s'arranger. Au contraire, puisque le Furet, en la chargeant de lui remettre la rançon, la fait passer pour une complice certaine. Elle soupire :

« Bon, croyez ce que vous voudrez. Moi, je vous répète que je suis allée au Louvre pour empêcher le Furet de voler le diamant. J'aurais pu réussir, s'il n'avait pas pris la précaution de me renverser avec une voiture.

— Attentat *bidon*, ma petite. Un truc que tu as combiné pour faire croire que tu étais une victime. Mais tu t'es empressée de sortir de l'hôpital pour aller faire ton coup. Je me

suis renseigné. Tu as lancé un faux appel à une ambulance pour qu'elle t'amène au Louvre. Là, tu as grimpé à l'échelle préparée par un complice, tu as cassé la vitrine et tu as lancé le diamant par la fenêtre. Malheureusement pour toi, les gardiens t'ont surprise avant que tu aies eu le temps de t'échapper. Tout ça est très clair. Alors, j'aimerais maintenant que tu me dises *qui* a organisé ce joli coup? C'est peut-être toi qui l'as imaginé, après tout?

— J'ai en effet imaginé qu'il serait facile de voler *le Régent*, en voyant le peu de soin que l'on mettait à le garder. Quant à l'exécution du vol, c'est le Furet qui s'en est chargé.

— Tu reconnais donc que tu es sa complice?

— Je reconnais que vous vous mettez le doigt dans l'œil jusqu'à l'omoplate.

— Ah! pas d'insultes, hein? Tu ferais mieux d'avouer tout de suite et... »

Sonnerie du téléphone. Pruneau décroche, fait signe à un de ses adjoints qui branche un magnétophone. Il écoute son interlocuteur sans dire un mot, puis raccroche. Fantômette sourit :

« Je parie que c'est le Furet qui vient de

vous parler. Il vous a dit ce que je devais faire.

— Exact. *Ton patron* le Furet vient de donner ses ordres pour la remise de la rançon. On va l'écouter, Gaudilleau, fais-nous marcher le magnéto. »

L'adjoint rembobine la conversation téléphonique, puis appuie sur la touche de lecture. On entend ces mots :

« Ici, le Furet. Comme convenu, je vais vous donner les instructions au sujet de la rançon. Dans une demi-heure exactement, Fantômette devra aller à Vitry-sur-Seine, avec la rançon. Elle se rendra dans un petit bistrot du quai Jules-Guesde, le *Beau Jolais*, où elle attendra de nouvelles instructions. C'est tout. »

Pruneau regarde Fantômette d'un œil incisif. Il gronde :

« Qu'est-ce qu'il mijote, ton Furet ? »

— D'abord, ce n'est pas *mon* Furet. Ensuite, je n'en sais pas plus que vous. »

Le commissaire réfléchit. Le Furet va-t-il se faire remettre l'argent dans ce café ? Ce serait bien imprudent de sa part ! Il doit se douter que Fantômette ne va pas venir seule, mais au contraire qu'elle sera entourée d'une

nuée de policiers. Alors? Quelle est la ruse du Furet?

Car le commissaire Pruneau est maintenant parfaitement convaincu de l'identité du Furet : il a reconnu sa voix au téléphone. Et il commence à se demander si, après tout, Fantômette n'aurait pas dit la vérité. Jusqu'à présent, elle a toujours combattu le Furet. Pourquoi serait-elle soudainement passée de son côté? Néanmoins, il répugne à changer d'attitude, et il ordonne sèchement :

« Gaudilleau, tu vas mettre la valise qui contient l'argent dans une voiture. Je veux tout le monde sur cette affaire. Prends le personnel disponible, et direction : Vitry. Rendez-vous au *Beau Jolais*. Fantômette, suis-moi. Nous allons avoir sous peu des nouvelles de ton patron. »

Fantômette se contente de hausser les épaules, et de suivre en silence le commissaire Pruneau qui sort de l'immeuble. Quelques photographes, postés sur leur passage, lancent des éclairs vers la jeune aventurière qui leur fait bonjour de la main, souriante. La perspective de se trouver bientôt en face du Furet, et de lui reprendre le diamant, ne peut que la réjouir.

Le cortège des voitures policières se met en route vers l'est. On longe les quais de la rive droite jusqu'à Ivry, où l'on franchit un pont pour passer sur la rive gauche. Assise sur la banquette arrière, Fantômette observe les quais encombrés de grues, de bâtiments industriels, de dépôts, de camions. Tous les dix mètres, la voiture est arrêtée par la lenteur du trafic. Le chauffeur voudrait doubler la file des voitures, mais d'autres véhicules viennent constamment en sens inverse. Pruneau regarde sa montre et hoche la tête.

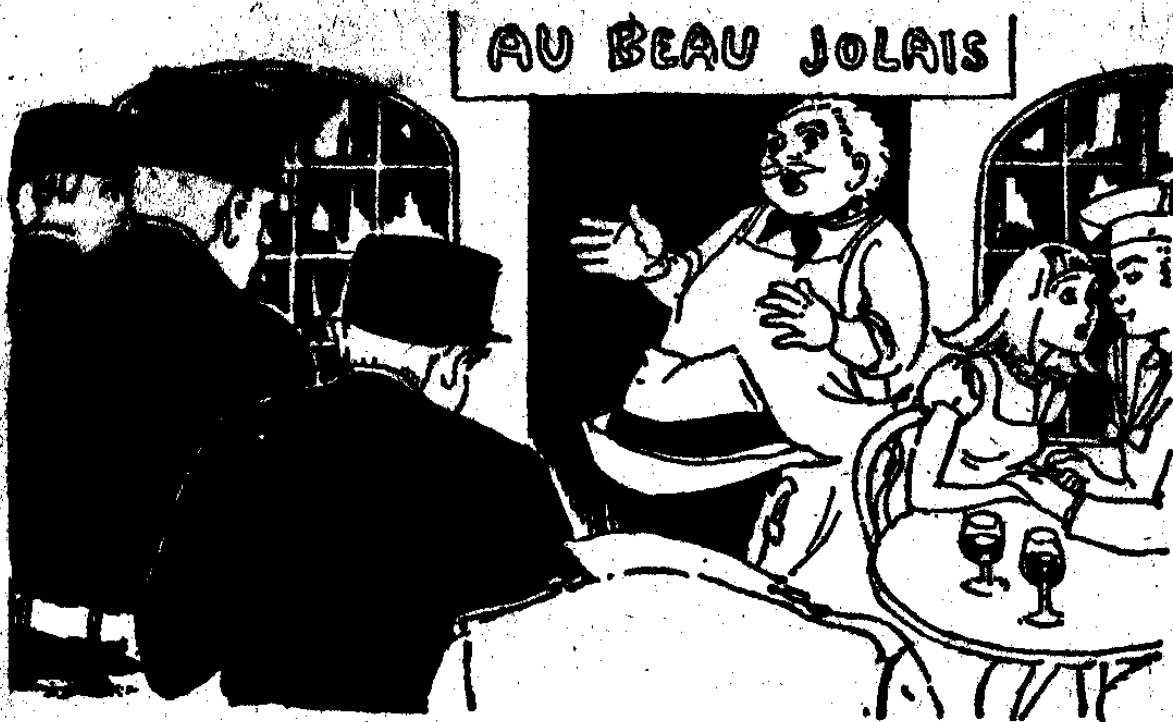
« Le Furet nous a donné une demi-heure pour aller jusqu'à Vitry, mais ça va être bien juste. Ah! je me demande ce qu'il a dans la tête... »

Machinalement, il tapote la valise en plastique, posée entre lui et Fantômette, qui contient vingt mille billets de 500 F. Un milliard d'anciens francs. Il murmure :

« Après tout, ce n'est pas une somme tellement énorme... Je me demande pourquoi il n'a pas demandé plus.

— Ce n'est déjà pas si mal, monsieur le commissaire. Que feriez-vous, si vous disposiez de tout cet argent?





— Ce que je ferais? Je crois que j'achèterais un nouveau briquet. Le mien ne marche plus très bien. Il faut que je me serve d'une allumette pour l'enflammer. »

On roule pendant un quart d'heure derrière un poids lourd nauséabond, puis on arrive enfin à Vitry-sur-Seine, et la voiture s'arrête devant le petit débit de boissons qui a pour enseigne le *Beau Jolais*. Les policiers descendent.

Sur la porte est inscrit un nom en lettres blanches : Hippolyte Jolais. Le patron est un gros homme presque aussi moustachu que le commissaire, dont le nez rougeoyant indique qu'il s'intéresse de très près au volnay dont

il s'est fait une spécialité. L'irruption de l'armée des policiers le plonge dans l'affolement. Il bredouille :

« Mais... Messieurs... Je paie régulièrement ma patente... et mes impôts... Je n'ai rien fait de mal... »

Le commissaire Pruneau le rassure d'un geste.

« Ce n'est pas après vous que nous en avons. Il s'agit du Régent. Vous êtes au courant, je suppose? »

Le patron du bistrot semble embarrassé.

« Heu... moi, les histoires de Régence, vous savez... Je ne suis pas royaliste... Je vote républicain... »

Le commissaire en conclut aussitôt que le beau (ou pas beau?) Jolais n'a aucunement trempé dans cette affaire. Il jette un coup d'œil sur sa montre, déclare :

« Eh bien, il me semble que la demi-heure est passée. Le Furet va-t-il nous donner les nouvelles instructions? »

A peine a-t-il prononcé cette phrase, que le téléphone posé sur le comptoir se met à sonner. Le commissaire décroche.

« Ce doit être pour moi... Allô! J'écoute! Oui... Ah! c'est le Furet! Je m'en doutais... Eh

bien, que devons-nous faire de l'argent? Hein? Qu'est-ce que vous dites? Ah! par exemple! Heu... Bon, d'accord, Fantômette va le faire... Sinon vous détruisez *le Régent*? Non, nous acceptons. »

Le commissaire raccroche et se tourne vers la jeune aventurière : « A toi de jouer, ma petite.

— Qu'a dit le Furet?

— Il veut que tu prennes l'argent, et que tu grimpes après un poteau télégraphique qui se trouve devant le café... »

Ils sortent. Sur le quai, juste devant le débit de boissons, s'élève un grand poteau en ciment, qui soutient une nuée de câbles. Fantômette et le commissaire lèvent les yeux et découvrent un curieux objet. La jeune aventurière murmure :

« Ah! je commence à comprendre... Pas bête, leur système... C'est une espèce de téléphérique... »

A mi-hauteur du poteau, il y a un fil d'acier tressé, qui s'éloigne vers l'autre rive de la Seine, en surplombant le fleuve. Un panier est accroché à ce câble au moyen d'une poulie. Un bout de ficelle retient le panier près du poteau, l'empêchant de glisser vers la rive

gauche. Le commissaire pointe son index vers le panier et explique :

« Selon ce que vient de dire le Furet, il faut que tu mettes la rançon dans ce panier. Ensuite, tu dénoueras la ficelle, et le panier filera jusqu'à l'autre rive, du côté d'Alfortville. »

Fantômette réfléchit un instant, dit au commissaire :

« Si je mets la rançon dans ce petit téléphérique, il s'en ira de l'autre côté de la Seine, et on ne pourra plus rien récupérer. »

Pruneau regarde à gauche, puis à droite, et ricane :

« Ah! il a bien combiné son coup, le Furet! Pour passer de l'autre côté de la Seine, il faut revenir au pont qui est là-bas, à trois kilomètres, ou aller de l'autre côté, au pont de Choisy-le-Roi. Qui est aussi à trois kilomètres de distance! A moins de franchir la Seine à la nage, *nous ne pouvons pas suivre la rançon!* »

Tout comme le commissaire, Fantômette se mord les lèvres. Pruneau a raison : le plan du Furet est aussi diabolique que génial! L'argent va traverser la Seine dans le panier, et il ne sera pas possible d'en contrôler l'arri-

vée. Le temps de rouler jusqu'à un pont, de revenir, cela prendrait une bonne demi-heure ! Le Furet a trouvé un moyen simple pour se faire remettre la rançon sans risquer d'être capturé ! Elle regarde Pruneau qui fait « Pfft ! » en secouant la tête, indiquant par là qu'il renonce à lutter.

« Allez, Fantômette, mets la valise dans le panier, et défais la ficelle. Espérons que le Furet sera assez honnête pour rendre le diamant au musée du Louvre. Sinon, je donne ma démission et je me consacre à l'élevage des puces domestiques ! »

Fantômette empoigne la valise pour la soulever.

« Oh ! ça m'a l'air assez lourd ! Une vingtaine de kilos.

— Grimpe au poteau, on va te la faire passer. »

La jeune aventurière se dirige vers le pylône de ciment. Elle va devoir l'escalader sur une hauteur de cinq ou six mètres, déposer la rançon dans le panier à roulettes et détacher la ficelle pour le libérer. En face, sur l'autre rive, on ne distingue rien de spécial. Rien que des murs gris d'usines. Sans doute le Furet apparaîtra-t-il à la dernière

seconde, lorsque le téléphérique atteindra le quai. Fantômette jette un coup d'œil interrogateur au commissaire Pruneau. Il fait la moue.

« Nous sommes obligés d'obéir. Rien à faire pour le capturer, ce bandit. La rançon va traverser la Seine, et nous ne pourrons plus rien faire. Allez, vas-y ! Grimpe après le poteau. Quand tu seras là-haut, Gaudilleau te passera la valise. Ensuite, tu redescendras et nous retournerons discuter un peu au Quai des Orfèvres. »

Fantômette se lance à l'assaut du poteau en ciment, dont l'escalade se trouve facilitée par la présence d'alvéoles. Le « beau » Jolais observe la scène sans cacher sa surprise.

« Eh bien ! il s'en passe, des choses ! Je me demande bien pourquoi cette petite grimpe après ce poteau... C'est comme les autres, ce matin... »

— Quels autres ? demande Pruneau.

— Les trois employés de l'E.D.F. qui ont accroché le câble et le panier. Ils sont venus à mon comptoir pour boire un coup de blanc, mais ils ne m'ont pas dit à quoi allait servir ce machin. C'est un truc atomique, ou c'est pour la pollution ? »

Le commissaire juge inutile de répondre. Il surveille les mouvements de Fantômette qui se trouve maintenant à la hauteur de la benne en osier. Elle la tient d'une main, de l'autre saisit la valise et la fait basculer à l'intérieur. Pruneau crie :

« Bon! maintenant, détache la ficelle et redescends! »

D'une main, la jeune aventurière tient toujours le panier. De l'autre, elle tire sur la ficelle qui se dénoue. Brusquement libéré, le panier commence à glisser le long du câble en s'éloignant du quai. Le commissaire Pruneau pousse un effroyable juron :

« Ah! la petite peste! Ah! mille tonnerres de pétard de sort! Ah! si je la repince, celle-là! »

Fantômette n'a pas lâché le panier. Elle s'y accroche des deux mains, et file à toute vitesse vers la rive opposée!



CHAPITRE VII

Un bain imprévu

ÉBAHIS, stupéfaits, ahuris, les policiers assistent, bouche ouverte et yeux ronds, à l'évasion imprévue de l'aventurière. Ils gesticulent, poussent des cris et lancent des imprécations, mais cela ne change pas grand-chose à la situation.

Fantômette, pour sa part, n'est pas mécontente de fausser compagnie à Pruneau.

« Il commençait à m'ennuyer, celui-là, avec ses questions ! Pas fâchée de m'éloigner un brin... »

Elle lève son regard, examine le mince câble d'acier qui la soutient. Ne risque-t-il pas de casser ? Le résultat serait un plongeon dans une eau verdâtre peu appétissante. Non, il a l'air de tenir. La jeune justicière a maintenant survolé la moitié du fleuve, et son regard se porte sur l'autre rive. Là-bas, une voiture vient de s'arrêter près d'un arbre auquel est attachée l'autre extrémité du câble. Trois hommes descendent sans se presser. Fantômette reconnaît la petite silhouette du Furet, le mince Alpaga et le massif Bulldozer.

« Mille pompons ! Je lâche Pruneau pour tomber sur mes trois bandits ! Ça ne m'arrange pas du tout, ça ! Mais qu'est-ce qu'il fait ? Aïe ! Ma petite Fantômette, je sens que ça tourne au vinaigre ! »

Le Furet vient de glisser sa main droite dans son veston, et de la ressortir en tenant un objet noir à canon long. Il allonge le bras en direction de Fantômette. Celle-ci perçoit un sifflement près de sa tête, suivi d'une détonation.

« Tant pis pour le bain, je lâche tout ! »

Elle cesse d'agripper le panier, tombe pendant une seconde, puis se trouve brusquement plongée dans ce liquide pollué qui se nomme la Seine ¹.

Voyant son ennemie lui échapper, le Furet rempoche son arme. Il fait signe à Bulldozer de sortir la valise du panier qui vient d'arriver. Puis les trois bandits remontent dans leur voiture et s'éloignent.

A cent mètres de là, dissimulé dans l'encoignure d'un dépôt de vieux métaux, un homme a observé toute la scène. Un homme dont le crâne poli ressemble à un melon, un dôme de radar, un œuf à la coque, une coupole de mosquée ou une boule de billard. Il dissimule cette rotondité en posant sur sa tête un casque de plastique, enfourche une moto et s'élance sur les traces du Furet.

Fantômette n'a pu observer cette scène, pour la bonne raison qu'elle est fort occupée à nager le crawl en direction de Paris. Elle ferme la bouche pour éviter d'absorber la moindre goutte du liquide fade qui l'entoure. Pour l'instant, elle nage au milieu du courant. Mais il va falloir qu'elle regagne une des deux

1. La Seine est tellement sale, que même les microbes n'arrivent pas à y vivre. (Note biologique de Ficelle.)

rives, tôt ou tard. Laquelle? Sur le côté gauche, il y a le commissaire Pruneau, prêt à la remettre en cage. Sur la droite, le Furet et son pistolet.

« Je ne peux tout de même pas nager jusqu'au Havre! Je sais bien que je suis championne du trois mille mètres, mais tout de même! »

Elle réfléchit, se dit que le Furet doit avoir empoché la rançon, et s'être éloigné. Par conséquent, on doit pouvoir atterrir sur la rive droite sans danger. Elle se dirige de ce côté, trouve un escalier dont les marches descendent dans l'eau, y prend pied. En un instant, elle se trouve au sec sur la rive droite de la Seine. Personne en vue.

« Bon, me voilà tranquille pour un moment. Mais je voudrais bien rentrer chez moi pour me changer. Sinon, ça va être le gros et méchant rhume. »

*
**

Alors qu'elle est en train de se demander de quel côté se diriger, une vieille deux-chevaux fortement cabossée stoppe à sa hauteur

dans un effroyable grincement de freins. La portière s'ouvre, une casquette à carreaux apparaît surmontant une tête sympathique, dans laquelle est plantée une pipe.

« Salut, Fantômette!

— Œil de Lynx! qu'est-ce que vous faites par ici?

— Vous le voyez, ma chère, je m'occupe du *Régent*. Eh bien, dites donc, on dirait que le bain vous a mouillée, hein? Votre pompon pend lamentablement!



— Ah! ne commencez pas, vous, sinon je vous fais avaler votre pipe, espèce de gratte-papier d'occasion!

— Montez vite, jeune éponge! Vous me faites perdre un temps précieux, que mon directeur paie un prix ridicule. »

Fantômette grimpe dans le bruyant tacot qui démarre en lâchant un nuage noir. Elle demande :

« Dites-moi tout! Comment se fait-il que vous soyez ici? Vous saviez que le Furet allait se faire remettre la rançon sur ce quai?

— Pas tout a fait. Je vais vous expliquer. Rendez-moi un petit service. Allumez ma pipe pendant que je tiens le volant. »

Fantômette craque une allumette et enflamme le tabac du jeune journaliste de *France-Flash*. A plusieurs reprises, elle a mené des enquêtes en sa compagnie. Lorsqu'elle combattait un brigand dans les Alpes, par exemple, ou quand elle recherchait le secret de Charlemagne. Ou quand elle s'attaquait à la grosse bête qui hantait le Massif Central. Œil de Lynx est un garçon optimiste, jovial et d'agréable compagnie, mais sa voiture est bien la plus effroyable mécanique que le génie humain ait jamais produite. Son

conducteur doit hurler pour arriver à se faire entendre :

« J'étais tout à l'heure au quai des Orfèvres où je flânais à tout hasard, pour avoir des nouvelles du *Régent*. Un agent m'a dit que le commissaire Pruneau venait de se rendre avec tout son monde du côté de Vitry. Je suppose que vous êtes passés sur la rive gauche ?

— Oui, le Furet m'avait donné l'ordre de me rendre au *Beau Jolais*, sur la rive opposée.

— Eh bien, moi, je n'ai pas quitté la rive droite, où nous sommes en ce moment. Il se trouve que la circulation était fluide, et j'ai assisté à l'arrivée du Furet. Je vous ai vue lâcher le panier et plonger dans la Seine. Pendant ce temps, le Furet a récupéré la rançon. J'allais essayer de le suivre...

— Il fallait !

— Bah ! avec ma guimbarde, ce n'était pas la peine. J'ai préféré attendre que vous sortiez de l'eau.

— Vous êtes adorable, mon cher Œil de Lynx.

— C'est vrai, je suis adorable. Et pour me faire plaisir, vous allez me donner tous les bons tuyaux qui sont en votre possession. »

Fantômette hoche la tête :

« Je voudrais bien. Mais franchement, vous en savez maintenant autant que moi. Ah! zut! un feu rouge. Je crois que nous n'avons aucune chance de rattraper le Furet. Vous n'avez pas l'intention de changer votre guimbarde contre un véhicule un peu moins escargotesque? »

— Il faudrait que mon rédacteur en chef, Tony Truand, veuille bien ouvrir sa bourse. Je crois que j'achèterais une moto. Ah! à propos de moto, j'en ai vu une qui a démarré juste après le Furet. J'ai eu la vague impression que son pilote suivait les bandits.

— Un homme que vous connaissez?

— Non. Mais j'ai pu me tromper. Simple coïncidence, sans doute. Bon, que faisons-nous, maintenant? Je vous conduis chez vous, à Framboisy? »

La jeune aventurière soupire :

« Oui, je crois que c'est ce que vous avez de mieux à faire. Maintenant, le Furet s'est envolé avec le diamant et la rançon. Je ne vois vraiment pas comment nous pourrions le retrouver... »

— Vous m'avez l'air bien affligée?

— C'est vrai. J'ai l'impression d'avoir

manœuvré comme une vraie sottel! Dire que j'avais deviné que le Furet allait voler le *Régent*! Et je n'ai pas été capable de l'en empêcher! Ah! il y a des fois où j'ai envie de me donner trente-six coups de bâton! »

N'ayant pas de bâton sous la main, Fantômette échappe à l'autobastonnade. La cahotante, assourdissante, bringuebalante, ferrailante voiture sort peu à peu de la banlieue et s'engage sur la route de Framboisy.

Œil de Lynx retire sa pipe de sa bouche et demande en criant :

« Pourquoi étiez-vous restée accrochée au téléphérique? »

— Pour échapper au commissaire Pruneau. Il me croit complice du Furet.

— Mais si je vous ramène chez vous, Pruneau risque de vous y retrouver?

— Non, il ne connaît pas mon adresse.

— Tant mieux! »

Une demi-heure plus tard, la poussive machine parvient à Framboisy, entre dans la rue des Roses et s'arrête devant le numéro 13. Fantômette descend.

« Merci pour la promenade, Œil. Vous retournez à *France-Flash*? »

— Oui. Je vais raconter votre sensationnel

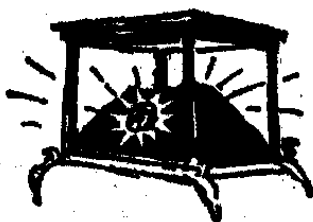
plongeon dans la Seine. Vous lirez ça demain dans le journal. Mais s'il y a du nouveau, vous me tiendrez au courant? Dès que vous aurez remis la main sur le Furet...

— Oh! comme vous y allez, mon cher Oeil! Je n'ai aucune idée de l'endroit où il est allé se cacher!

— Bah! Je suis sûr que vous finirez par le retrouver, comme toujours. Allez, au revoir!

— Salut, Œil! »

Le journaliste repart dans le bruit et la fumée.





CHAPITRE VIII

Fantômette retrouve la piste

FANTÔMETTE entre chez elle, retire son costume trempé et met des vêtements secs. Tout en se regardant dans un miroir, elle passe un peigne soufflant sur ses boucles noires. Derrière elle, une fenêtre s'entrouvre doucement, et un personnage se glisse à l'intérieur de la pièce, sans faire plus de bruit qu'un chat noir¹.

1. Il est important de noter qu'un chat blanc, gris ou tigré ne fait guère plus de bruit qu'un chat noir. (Note de Ficelle extraite de sa *Chatologie comparée*.)

« Tiens! Monsieur Méphisto! On voit que c'est l'heure du déjeuner. Attends une minute, je vais te donner du *Miaou*. »

Fantômette se rend dans la cuisine, le chat dans les jambes, ouvre une boîte et en verse le contenu dans une assiette. Sonnerie du téléphone. La jeune justicière s'en va vers la salle de séjour, décroche, fait « Allô? ». Une voix s'exclame :

« Ah! c'est toi, ma chère, ma très chère? Je rends mille grâce au Ciel du bénéfice que retirent mes pavillons auditifs en recueillant le son de ta voix. Ton absence imprévue plongeait mon cœur dans un abîme d'alarmes, et j'appréhendais qu'il ne te fût advenu quelque funeste mésaventure! Mais enfin te voilà et je suis rassurée. Dans un réconfort sûr tu me vois installée. Laisse-moi maintenant te dire une nouvelle : Boulotte a fait ici d'admirables quenelles. Hâte-toi de venir, il faut les déguster. Si tu mets trop longtemps, il n'en va pas rester! »

*
* *

Coup de sonnette.

Ficelle se lève avec une majestueuse lenteur, tapote sa chevelure et, d'une démarche royale, se déplace jusqu'à la porte qu'elle ouvre.

« Ah! te voici, Françoise! Avec joie je t'accueille! Captes-tu les odoriférants effluves qui de la cuisine issent?

— Quoi?

— Issent. Du verbe *issir*, dont la signification est *sortir*, et qui a donné *issue*. Je gage que tu entends cela, très chère? »

Françoise fait la grimace :

« Tu sais que tu commences à nous casser sérieusement le coquetier, avec ton langage à la crème de noix!

— Ciel! quelles atroces paroles! Je défaille! Je perds le sentiment! »

Boulotte intervient, une écumoire à la main :

« Tu t'évanouilleras après le déjeuner! Venez goûtez mes pommes Dauphine! »

Entre deux pommes, la grande Ficelle résume à sa manière l'affaire du *Régent* :

« Les trois britanniques visiteuses que nous remarquâmes au Louvre n'étaient autres que les célèbres aigrefins qui ont pour patronymes le Furet, Bulldozer, Alpaga. Laissez-

moi vous confier que je les avais reconnus sur l'heure. Pas un instant, je n'ai douté que sous ces oripeaux se cachassent nos trois larçons!

— Allons donc! lance Françoise, c'est bien facile de dire maintenant que tu les avais reconnus, grande menteuse! Tu avais reconnu zéro, patate!

— Justes cieux! Quelles horribles paroles! D'où tires-tu, Françoise, un style aussi dévergondé? Voilà qui fait violence à mes douces oreilles! Mais il n'importe, poursuivons. Or donc, les trois marauds reconnurent les lieux, et lorsque les voiles nocturnes recouvrirent le royal musée de leur sombre parure, ils déroberent le joyau, non sans que Fantômette leur eût prêté main-forte!

— Je te répète que Fantômette n'est pas leur complice!

— Fi donc! La prétendue justicière ne reçut-elle point la rançon entre ses mains avides? Ne la remit-elle pas à l'abhorré Furet?

— C'est justement le Furet qui a exigé ça pour la compromettre! Tu ne comprends pas?

— Fumées, te dis-je! Je maintiens que cette Fantômette est une vile créature promise au gibet! »



L'arrivée des fameuses quenelles mit fin à la discussion.

*
**

Fantômette débranche le fer dont elle vient de se servir pour repasser sa cape de soie. Avec un gracieux mouvement tournant, elle la jette sur ses épaules, l'agrafe au moyen d'un F majuscule qui est une broche en or. Puis elle se contemple dans un miroir, fait claquer sa langue.

« Parfait! Mon costume n'a pas un seul faux pli. N'est-ce pas, Méphisto? »

Pour toute réponse, le chat noir se lève,

s'étire en bâillant, puis se glisse par la fenêtre et sort dans la nuit. Le ding-dong du portail retentit.

« Tiens! Qui est-ce qui vient si tard? »

La justicière s'approche d'un interphone, appuie sur une touche.

« J'écoute?... »

Une voix d'homme sort de l'appareil :

« Je suis le détective Duflair, de l'agence Duflair. Je voudrais parler à Mlle Fantômette.

— Bien. Entrez. »

Fantômette appuie sur une seconde touche, qui commande l'ouverture du portail (lequel, on l'a vu, peut également s'ouvrir sur un coup de sifflet). Notre justicière sort dans le jardin, à la rencontre du détective. Celui-ci est un homme assez petit, rondelet et chauve. Il tend une main dont les doigts font penser à des saucisses de Francfort.

« Bonsoir, mademoiselle. Excusez-moi de venir vous déranger à cette heure tardive, mais il s'agit d'une affaire importante. »

Fantômette fait entrer son visiteur dans la salle de séjour et demande :

« Avant tout, monsieur Duflair, une question : qui vous a donné mon adresse?

— C'est le journaliste Œil de Lynx. Il a si souvent mené des enquêtes en votre compagnie... J'ai supposé qu'il devait savoir où vous habitez. Et j'ai eu raison.

— Je lui avais pourtant dit de garder mon adresse secrète. Je ne veux pas être dérangée toutes les cinq minutes. Sinon on me demandera de retrouver les chiens perdus ou les parapluies égarés...

— Vous ne regretterez pas ma visite quand vous saurez ce qui m'amène.

— J'écoute...

— Mademoiselle, *j'ai retrouvé le Furet*. Je pense que cela doit vous intéresser? »

Fantômette bondit hors de son siège.

« Vous l'avez retrouvé? Où est-il? Dites vite, vite! »

Devant cette impétuosité, le détective ne peut s'empêcher de sourire.

« Ne vous affolez pas! Rien ne presse. Je sais où il se cache, mais je ne crois pas qu'il risque de nous échapper. Il s'est installé avec ses complices dans un petit magasin où l'on vend des robes et de la mercerie.

— Curieux!

— Pas tellement. Cette boutique est tenue

par une dame qui se nomme Sidonie Alpaga.

— Ah! je comprends. Sûrement une parente de l'élégant Alpaga. Et où se trouve-t-elle?

— A Paris, rue Edgar-d'Orsay.

— Allons-y!

— Attendez, attendez! Pas si vite. Il ne s'agit pas de se présenter à l'entrée en faisant des courbettes et le chapeau à la main. »

Fantômette se met à rire.

« Je m'en doute bien! Comment sont-ils logés exactement?

— Au-dessus de la boutique. J'ai examiné les lieux. Derrière, il y a un jardin par où l'on peut passer facilement. Et j'ai repéré une toute petite fenêtre qui reste ouverte en permanence. Moi, je suis trop gros pour passer au travers; mais vous êtes assez mince pour le faire. On peut y accéder en grimpant après un tuyau qui est fixé à la façade. Qu'en dites-vous? »

Fantômette réfléchit une seconde, puis :

« Bon, supposons que j'entre dans cet étage. Que se passe-t-il, après?

— Vous essayez de trouver *le Régent* et la rançon. Il paraît que vous avez l'habitude de circuler dans le noir sans faire aucun bruit.

110 *APPELEZ FANTÔMETTE !*

Je pense que vous êtes capable de mener à bien cette petite perquisition.

— Oh! si vous me flattez, monsieur Duflair, vous réussirez à me faire passer dans un trou de souris. Allons, je suis prête à tenter le coup. Vous avez une voiture?

— Une grosse moto. Si vous n'avez pas peur de monter derrière?

— Pas du tout. Allons voler les voleurs! »

Fantômette et Duflair se lèvent, sortent du pavillon, enfourchent la moto et démarrent. Sous le clair de lune, Méphisto se lèche tranquillement une patte, sans s'inquiéter de la dangereuse vie que mène sa maîtresse.



CHAPITRE IX

Fantômette en action

ALPAGA ouvre silencieusement la porte de la boutique, entre, referme et monte à l'étage sur la pointe des pieds. Il pénètre dans une grande chambre éclairée par un antique lampadaire. Le Furet et Bulldozer sont en train de jouer aux cartes. Le gros gémit :
« Oh! chef, j'ai encore perdu! Je vous dois combien de boutons? »

Il lève les yeux vers la valise de plastique posée en haut d'une armoire et soupire :

« J'en ai assez, moi, de jouer avec des boutons de culotte au lieu de bons billets...

— J'ai dit plus tard, Bulldozer. Si tu avais ton argent maintenant, tu le dépenserais à tort et à travers, et tu te ferais repérer très vite. Les billets, nous les écoulons petit à petit, en prenant notre temps. »

Bulldozer compte les boutons en grognant :

« Vous êtes sûr que vous n'avez pas triché, chef?

— Pour qui me prends-tu? » réplique le Furet avec indignation, en cachant dans sa manche un as de pique.

L'arrivée d'Alpaga fait diversion. Il s'écrie :

« Chef! Je l'ai! Regardez... »

D'une poche, Alpaga sort deux petits paquets. L'un en papier de soie rouge, l'autre vert. Il déplie les papiers, fait apparaître deux diamants identiques.

« Voilà. Celui-là c'est le *Régent*. L'autre, c'est l'imitation. »

Le Furet et Bulldozer se penchent pour les examiner. Le Furet s'exclame :

« Extraordinaire! C'est à s'y méprendre. Van Glassyal a travaillé merveilleusement bien.

— Et merveilleusement vite, chef! D'ailleurs je ne l'ai pas quitté pendant qu'il taillait ce morceau de zircon, et je vous assure qu'il n'a pas chômé!

— Remarquable. On n'arrive pas à distinguer le vrai du faux. Eh bien, cette copie te fera une belle épingle de cravate. »

Le Furet emballe *le Régent* dans son papier et l'empoche. Alpaga plaque l'imitation contre sa cravate et s'approche d'une glace pour voir l'effet produit.

« Superbe! quand je l'aurai fait monter sur une épingle d'or, j'éblouirai tout le quartier! »

Le Furet regarde sa montre.

« Il va être minuit. Après cette bonne journée, il est temps d'aller au lit. »

Le Furet esquisse un mouvement pour retirer son veston, et s'interrompt. Alpaga demande :

« Qu'est-ce qui vous arrive, chef?

— Attends... Tu n'as pas entendu un bruit? Comme un craquement...

— Non...

— Ça venait de par là... »

Le Furet sort de la pièce, inspecte un bout de couloir. Il ne voit rien. Alpaga suggère :

« Ce doit être ma tante. Elle est dans la chambre voisine. Elle a dû faire craquer son lit en se retournant.

— Oui, sans doute. »

Les deux bandits reviennent dans la chambre. En défaisant son nœud de cravate, Alpaga lève les yeux vers la valise, comme l'avait fait Bulldozer. Il demande :

« Dites, chef... on ne va tout de même pas laisser une pareille somme dans cette vulgaire valise de quatre sous ? Il faut la mettre dans un coffre-fort.

— Un coffre-fort ? Tu crois ça ? Pour qu'un cambrioleur le force et nous prenne le magot ? Tu es fou, Alpaga ! Le monde est plein de voleurs ! Non, notre argent est très bien dans cette valise. Comme elle a l'air ordinaire, justement, personne ne pensera qu'elle contient une fortune. Tu peux dormir sur tes belles oreilles. »

Les trois bandits se déshabillent, se couchent et ferment les yeux. Alpaga est le plus long à trouver le sommeil. Il se voit en pensée dans le superbe costume qu'il commandera à Londres. Un complet épinard, qu'il assortira d'une chemise rose à rayures mauves, d'un discret chapeau rouge et de

chaussures jaunes. Pour les chaussettes, il hésite entre le violet et l'orangé...

*
**

Duflair pointe son index vers l'étage.

« Ça y est ! La lumière vient de s'éteindre. Vous pouvez y aller. »

Fantômette fait un signe affirmatif. En compagnie du détective, elle se trouve dans la rue Sophie-Lesmalheurs, une petite voie



sombre longeant le jardin qui s'étend derrière la maison de la tante Sidonie. En quelques mouvements souples, Fantômette grimpe sur une clôture dont les barres horizontales semblent avoir été mises là pour faciliter l'escalade. Notre aventurière traverse le jardin, s'approche de la façade arrière. Un tuyau de fonte scellé dans la maçonnerie permet à Fantômette de s'élever aisément jusqu'à l'étage. Là se trouve la petite fenêtre entrouverte dont le détective a parlé. D'une main, Fantômette se tient au tuyau. De l'autre, elle pousse le châssis pour ouvrir complètement la fenêtre. Le bois craque. Elle arrête son geste. Dans la maison, un mouvement se fait. La porte d'une chambre s'est ouverte, et des voix s'élèvent :

« Ce doit être ma tante. Elle est dans la chambre voisine. Elle a dû faire craquer son lit en se retournant.

— Oui, sans doute. »

La porte se referme. Fantômette attend un moment, puis elle se glisse par la fenêtre. La voici dans le couloir. Sur la pointe des pieds, elle marche jusqu'à la porte de la chambre, colle son oreille contre le battant. Elle perçoit un ronflement qui fait penser à un

moteur de hors-bord : Bulldozer s'endort dès qu'il est au lit. Mais les deux autres ? Ont-ils le sommeil aussi lourd ?

Par prudence, la jeune aventurière décide d'attendre à nouveau pendant plusieurs minutes. Elle s'assoit tout bonnement sur le parquet, adossée au mur, en réfléchissant. Va-t-elle réussir à reprendre au Furet le diamant et la rançon ? Rien ne prouve qu'il ait gardé ces précieuses choses avec lui. Ou alors, il peut les avoir cachées. L'argent représente un certain volume, mais *le Régent* peut se dissimuler n'importe où. Dans un tube de dentifrice par exemple, ainsi qu'au fond d'une bouteille ou à l'intérieur de son bouchon.

« Bah ! on verra bien. D'habitude, j'ai de la chance. Espérons que ça marchera une fois de plus. »

Au bout d'une dizaine de minutes, elle se décide :

« Allons-y ! Duflair doit se demander ce que je fais. »

Elle se lève, écoute une nouvelle fois à travers la porte (bien que ce soit très impoli, Ficelle vous le confirmera). Les ronflements sont de plus en plus sonores.

« Bon. Je vais essayer. »

Avec un doigté de prestidigitateur, Fantômette tourne le bouton de porte, ouvre. La chambre est sombre, mais les persiennes laissent filtrer quelques lueurs provenant d'un réverbère. D'un regard bref, Fantômette discerne trois formes allongées sur des lits. Mais ce qui retient son attention, c'est un mince rayon lumineux, un bref scintillement qui provient d'une table de nuit. Elle s'approche sans faire plus de bruit qu'un fantôme muet, regarde. Elle se sent inondée de joie. *Le Régent* est là, à portée de la main.

Fantômette hésite, comme si elle s'attendait à le voir subitement disparaître. Puis elle saisit délicatement le joyau entre le pouce et l'index, l'examine avec un sourire qui exprime sa joie intérieure, et le fait glisser dans une petite poche de sa tunique. Nouveau coup d'œil circulaire sur les trois bandits qui continuent de dormir avec une intensité admirable.

« Si maintenant je pouvais mettre la main sur la rançon, je... Ah! mille pompons! Ce n'est pas possible! »

Le regard de Fantômette vient d'accrocher la valise.

« Est-elle pleine ou vide? Le Furet n'a

quand même pas laissé tout cet argent là-dedans. »

Toujours en silence, elle s'empare d'une chaise, l'approche de l'armoire, grimpe dessus, allonge les bras, saisit la poignée. Un bruit de draps froissés...

Fantômette retient son souffle. Est-elle découverte? Le Furet s'est réveillé? Non, il s'est simplement retourné et il poursuit son somme. Rassurée, la jeune aventurière essaie de soulever la valise, ce qui demande un effort certain.

« Ma parole! Elle est encore pleine. »

Elle la saisit, la dépose délicatement sur le sol, déverrouille le couvercle et ouvre. Les billets sont là.

« Eh bien, ma petite Fantômette, je te décerne mes plus vives félicitations! Le diamant plus la rançon, joli coup double! »

Elle referme la valise et s'apprête à sortir de la chambre. En apercevant alors les boutons disséminés sur la table, il lui vient une idée. Rapidement, elle les dispose côte à côte, de manière à former un F. Ayant signé de la sorte son nouvel exploit, elle quitte la pièce, longe le couloir, s'approche de la fenêtre et regarde à l'extérieur. Fatigué d'attendre dans



la rue, Duflair a franchi la clôture pour venir sous la fenêtre. Fantômette fait passer la valise à travers l'ouverture et chuchote :
« Attention! Je vais la lâcher. Ne restez pas en dessous!

— Entendu! Allez-y... »

La jeune justicière lâche la valise qui tombe à plat sur l'herbe. Puis elle se laisse glisser le long du tuyau. Duflair demande :

« Et le *Régent*? L'avez-vous trouvé? »

En réponse, Fantômette exhibe la pierre. Le détective ne peut retenir un cri d'enthousiasme.

« Ah! bravo! Tous mes compliments! Vous

avez réussi au-delà de mes espérances! J'ai bien eu raison de faire appel à vous! »

Sans perdre de temps, ils repassent la clôture, tiennent un rapide conciliabule.

« Allons tout de suite au Quai des Orfèvres, dit Fantômette, je vais remettre la rançon et le diamant au commissaire Pruneau.

— Comment? Pour qu'il vous arrête!

— Il ne m'arrêtera pas. En rapportant ces valeurs, je démontrerai mon innocence. »

Duflair a un petit rire.

« Vous croyez ça? On voit bien que vous ne connaissez pas le vrai caractère du commissaire. Il va être horriblement vexé de voir que vous avez réussi là où il a échoué. De plus, il ne vous a certainement pas pardonné la manière dont vous lui avez filé sous le nez! Soyez sûre qu'il ne vous lâchera pas si facilement! »

Fantômette fait la moue, réfléchit.

« Oui, vous avez peut-être raison.

— Parbleu! Vous n'avez pas intérêt à revenir le narguer. C'est moi qui vais me charger de lui rapporter le butin. En attendant, je vous dépose chez vous?

— Entendu! »

Ils montent sur la moto, repartent dans la nuit. Une demi-heure plus tard, Duflair arrête son engin à Framboisy, dans la rue des Roses. Le détective tend la main à la jeune aventurière :

« Encore une fois, toutes mes félicitations, Fantômette! Vous avez rondement mené cette affaire. Je vous garantis que vous aurez tout le bénéfice moral de l'aventure. Demain, les journaux annonceront votre triomphe en première page! »

Sur cette assurance, Duflair serre la main de la justicière et disparaît dans la nuit.

Fantômette rentre chez elle et se met au lit tranquillement, avec la satisfaction du devoir accompli, alors qu'au contraire, *elle devrait gémir, grincer des dents, taper du pied et s'arracher les cheveux!*



CHAPITRE X

Le rouge et le vert

LE FURET est en train de rêver qu'il attaque sa vingt-cinquième bijouterie, lorsqu'il ressent un pincement au bras. Il se redresse d'un bond, prêt à se défendre contre son agresseur. Mais ce n'est qu'Alpaga qui l'interpelle anxieusement :

« Chef! Vous n'avez pas vu mon faux dia-

mant? Je l'avais posé sur ma table de nuit, et il n'y est plus... »

Agacé, le Furet grogne :

« C'est pour cette bricole que tu me réveilles? Tu as dû le faire tomber en dormant! »

Alpaga se met à quatre pattes pour regarder sous le lit.

« Non, chef, il n'y est pas.

— Alors, c'est que tu l'as fourré dans une poche. D'ailleurs, même si tu l'as perdu, ça n'a pas d'importance. Ce n'est qu'une copie. »

Alpaga se remet debout, secoue la tête.

« J'étais sûr de l'avoir posé là, hier soir. »

Le Furet hausse les épaules. Il s'assied dans son lit, bâille et grogne :

« Au lieu de chercher ton bout de verre taillé, tu ferais mieux d'aller voir si ta tante nous a fait du café. »

Il laisse son regard errer autour de la pièce, considère d'un œil méprisant le gros Bulldozer qui ronfle maintenant comme une pelleteuse mécanique. Le Furet plisse ses yeux, pince son nez pointu, se gratte la tête. Il vient brusquement de ressentir une impression de malaise. *Il y a quelque chose*

de changé dans la pièce. Un élément qui s'y trouvait la veille, et qui a maintenant disparu. Le regard du bandit va de la droite vers la gauche, puis du bas vers le haut. Alors, il aperçoit le dessus de l'armoire et pousse un cri : c'est là qu'est le vide, provoqué par l'absence d'un objet.

« La valise! Où est la valise? »

Il saute hors du lit, pointant son index vers le haut de l'armoire. Réveillé en sursaut, Bulldozer se lève en balbutiant :

« Hein? Quoi? Qu'est-ce que c'est? Il y a le feu?

— Mais non, imbécile! Je demande où est passée la valise! La valise de la rançon! Vous y avez touché, vous deux? »

Alpaga écarte les bras en signe d'ignorance.

« Pas du tout, chef! Je n'ai pas bougé de mon lit...

— Attendez! Qu'est-ce que c'est, ça... »

Le Furet vient de découvrir la curieuse disposition des boutons sur la table.

« C'est toi qui as composé cette lettre, Alpaga?

— Mais non, chef!

— Alors toi, Bulldozer?

— Moi? Je ne sais même pas écrire!

— Attendez... Ah! Je crois que je commence à comprendre! »

Le Furet caresse son menton. Deux rides verticales apparaissent sur son front, révélant un intense travail mental.

« Le diamant d'Alpaga qui disparaît... la valise qui s'envole... ce craquement bizarre que j'ai entendu hier soir... cette lettre F... »

Il se rue hors de la pièce, longe le couloir, examine la petite fenêtre, se penche au-dehors.

« Oui, bien sûr! Une fenêtre juste assez large pour laisser passer une gamine... Et en bas, des traces de piétinement sur l'herbe... C'est *elle*, évidemment!

— Qui donc? » demande Alpaga.

Le Furet ricane :

« Et qui veux-tu que ce soit, grand nigaud? Celle qui nous met continuellement des bâtons dans les roues! Celle qui nous empêche de voler en rond! Fantômette, encore et toujours elle! »

Bulldozer agite en l'air ses poings massifs.

« Ah! laissez-moi l'attraper, celle-là, et je l'aplatis jusqu'à ce qu'elle ait l'air d'une feuille de papier à cigarette! »

Revenant dans la chambre, le Furet mâchonne ses mots, rageusement :

« Un milliard! Un milliard qui nous passe sous le nez! Ah! c'est malheureux, tout de même! Après tout le mal que nous nous sommes donné pour l'avoir! »

Alpaga soupire :

« Enfin, nous avons encore le *Régent*. Il est toujours dans votre poche, chef? »

Soudainement inquiet, le Furet plonge la main dans le veston qu'il a posé sur une chaise, sort un papier plié, vérifie et pousse un soupir de soulagement.



« Oui, il est là, dans son papier vert.

— Vous voulez dire son papier *rouge*, chef.

— Comment? Qu'est-ce que tu racontes, Alpaga? Ce papier est *vert*. »

Le Furet dévisage Alpaga avec des yeux perçants, cherchant à comprendre s'il veut rire. Il demande sévèrement :

« Est-ce que tu te moques de moi? Répète un peu ce que Van Glassyal t'a dit en te remettant les dimants?

— Il m'a dit : « J'ai mis le *Régent* dans le « papier rouge, et la copie dans le vert. » Je vous ai donc remis le *Régent* qui est dans ce papier-ci, et j'ai gardé mon faux diamant que j'ai posé sur la table de nuit. Fantômette l'a emporté...

— Attends une seconde, Alpaga! »

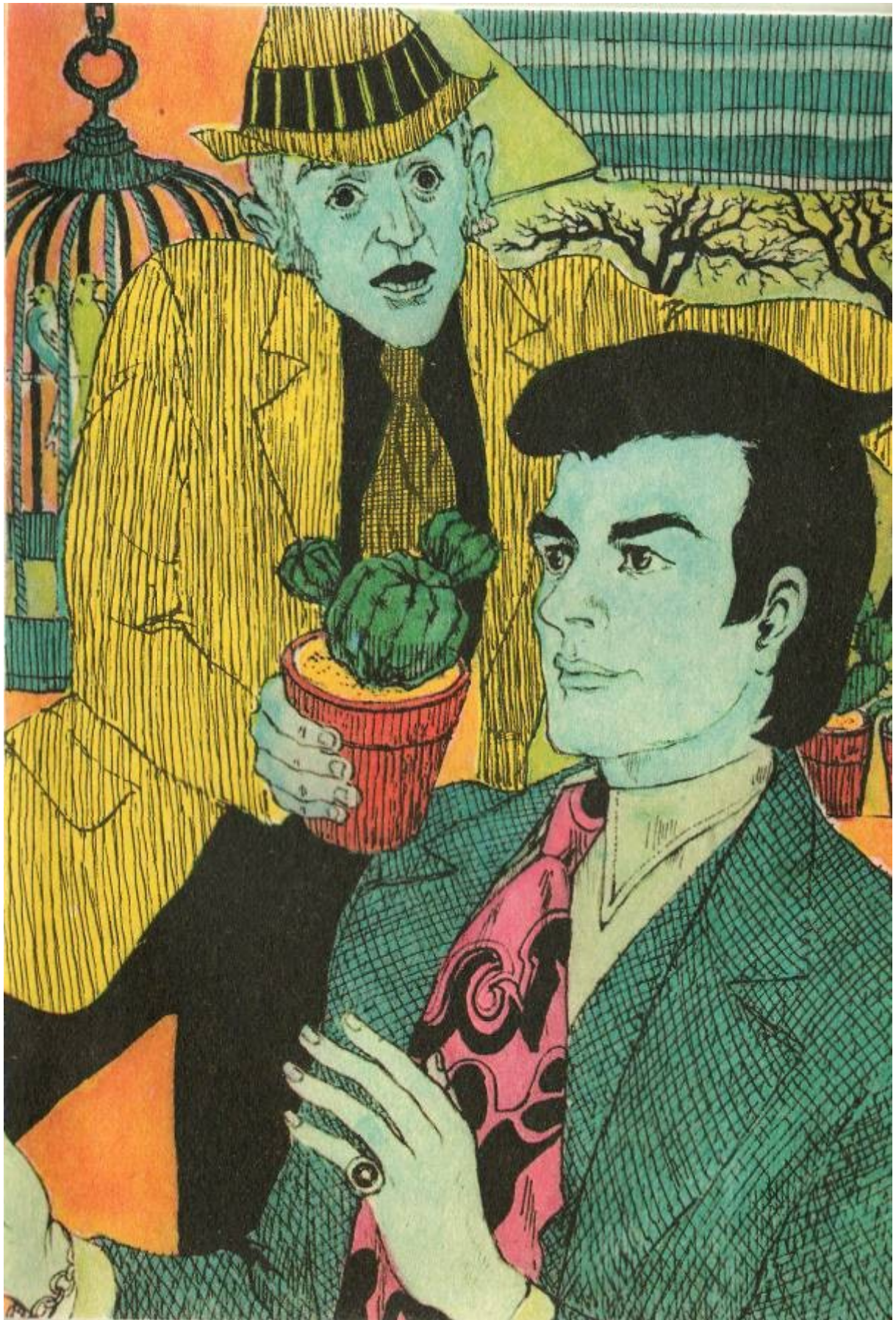
Le Furet se précipite vers la fenêtre où la tante Sidonie a disposé des plantes. Il saisit un pot de cactus. Le fourre sous le nez d'Alpaga au risque de le transformer en pelote à épingles, et il hurle :

« Ça, c'est de quelle couleur?

— Ce machin? Avec des piquants? C'est rouge, chef. »

Le Furet pousse un soupir à fendre une

« Ça, c'est de quelle couleur? » →



dalle de granit et s'effondre dans un fauteuil.

« Malheur de malheur! *Tu es daltonien, Alpaga!*

— Comment? Je suis QUOI?

— *Daltonien*. Cela veut dire que tu ne distingues pas les couleurs. Il y a des gens qui sont sourds ou boiteux. Toi, tu es atteint de daltonisme. Tu confonds le rouge et le vert.

— Allons donc!

— Mais si! Je comprends maintenant pourquoi tu t'habilles toujours comme un perroquet.

— Moi, chef? Moi qui suis d'une suprême élégance?... Mais... qu'est-ce que vous faites, chef? »

Le Furet saisit le diamant entre le pouce et l'index, le frotte contre une vitre de la fenêtre et ricane :

« Je m'en doutais. Pas la moindre rayure sur le verre.

— Alors, chef?

— Alors, tu es un crétin bleuâtre, Alpaga! Ce diamant-là, qui est incapable de rayer du verre, c'est le faux. Et celui que tu as posé sur la table de nuit, celui que Fantômette a emporté, c'est le *Régent*, double nouille! »

Alpaga est atterré.

« Mais, chef, je ne pouvais pas deviner... je ne savais pas que j'étais dalmatien...

— Daltonien.

— Oui, comme vous dites. »

Le gros Bulldozer, qui n'a encore rien dit, sort de son mutisme pour tirer la conclusion de l'affaire :

« En somme, on n'a plus d'argent, et plus de diamant ?

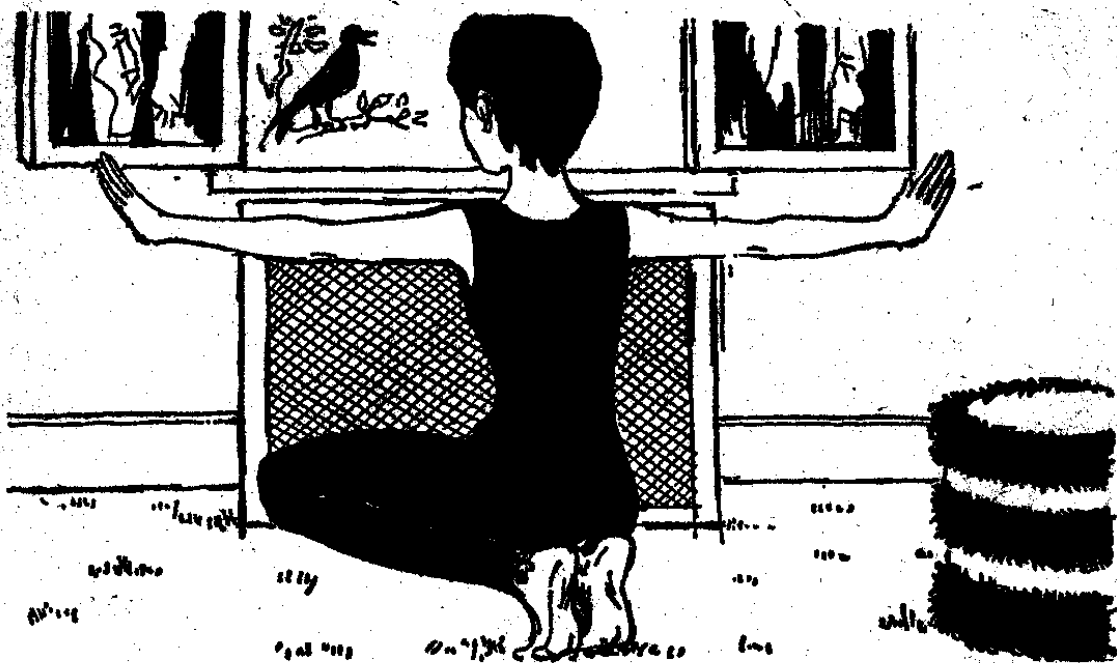
— Tu l'as dit, bouffi ! fait le Furet d'un air sombre.

— Ben, c'est pas gai ! Qu'est-ce qu'on va faire, alors ?

— Il faut retrouver Fantômette et lui reprendre tout ça !

— Mais on ne sait pas où elle habite, chef ?

— Si. Moi, je sais. Elle habite à Framboisy, rue des Roses, au numéro 13. »



CHAPITRE XI

Curieuse alliance

FANTÔMETTE ouvre sa fenêtre, s'assure que son merle favori, perché sur un arbre, lance des vocalises compliquées ¹. Puis elle lève vingt fois les bras au plafond, fléchit vingt-cinq fois sur ses jambes, touche trente fois la pointe de ses pieds sans plier les

1. Le merle est perché sur un arbre, le corbeau est sur un narbreperché.
(Note de Ficelle, on s'en doute!)

132 **APPELEZ FANTÔMETTE !**

genoux. Ensuite ce sont des tractions sur une barre fixe qu'elle a installée dans sa chambre. Ce travail musculaire matinal dure une demi-heure. Après quoi, toilette, petit déjeuner et brossage de dents énergique, pendant que la radio diffuse le bulletin d'informations :

« ... on est toujours sans nouvelles du *Régent*, que le Furet n'a pas encore restitué, bien que la rançon lui ait été versée. Quant à Fantômette, elle a disparu. Le commissaire Pruneau estime qu'elle a partagé l'argent avec le Furet... »

Fantômette reste avec sa brosse en l'air.

« Tonnerre de mille pompons! Le *Régent* et la rançon n'ont pas été retrouvés? Le détective Duflair ne les a donc pas portés à la police?... Qu'est-ce que ça veut dire? »

Avec une perplexité mêlée d'inquiétude, Fantômette revêt rapidement son costume de soie et pose le masque noir sur son visage.

« Et si je parlais de tout ça à *Œil de Lynx*, pour lui demander ce qu'il en pense? »

Elle se rend dans la salle de séjour, décroche le téléphone, forme le numéro de *France-Flash*.

« Allô? La rédaction? Pouvez-vous me pas-

ser Œil de Lynx, s'il vous plaît. Ici, c'est Fantômette...

— Et ici, c'est le Furet! » fait une voix dans la pièce.

Fantômette se retourne. Son éternel ennemi est là, un pistolet à la main, escorté par ses complices. La jeune aventurière repose l'écouteur sur la table, à côté du socle, et contient sa surprise pour demander :

« Que me vaut le plaisir, cher Furet? »

Le bandit grince entre ses dents :

« Je te rends ta visite, tout simplement. Tu es venue chez moi, je viens chez toi. Nous avons quelques petites choses à régler. »

Bulldozer serre son poing.

« Ouais! Il faut que je m'occupe de toi. Et quand ce sera fait, tu ressembleras à une descente de lit, en plus plat. »

Le Furet lève la main.

« Plus tard, Bulldozer. Pour l'instant, je veux que notre amie réponde à une ou deux questions. Dis-moi, Fantômette, c'est bien toi qui es venue prendre le *Régent* et la valise?

— Evidemment. Vous n'avez pas vu ma signature? J'ai utilisé vos boutons de culotte. Ce que j'avais sous la main.

— Bon. Alors, tu vas nous rendre le diamant et l'argent.

— Impossible, cher monsieur.

— Pourquoi?

— Parce que je ne les ai plus. »

Le Furet ricane.

« Vraiment? Et où sont-ils? »

— Je les ai remis à un détective.

— Son nom?

— Duflair. Il devait d'ailleurs les porter au Quai des Orfèvres, cette nuit même. Mais je viens d'écouter le bulletin d'informations, et on dit que la police n'a encore rien reçu. Je me demande pourquoi... »

Le Furet se met à rire, d'un rire inquiétant.

« *Je sais, moi, pourquoi la police n'a rien reçu. Parce que ce Duflair n'existe que dans ton imagination. Tu veux garder le diamant et l'argent pour toi toute seule.* »

— Je vous assure que non! Ce détective existe. C'est même lui qui m'a indiqué l'endroit où vous vous cachez : la boutique de Sidonie Alpaga. »

Bulldozer hausse ses larges épaules. Il grogne :

« Chef, elle est en train de nous raconter

des histoires! Ce détective, c'est de la blague! »

Perplexe, le Furet mord ses lèvres minces. Fantômette dit-elle la vérité? Comment savoir si elle ne ment pas? Il prend une décision :

« Fouillez la maison! Regardez partout! La valise n'est pas tellement facile à cacher. Allez, dépêchez-vous! »

Bulldozer et Alpaga sortent les tiroirs, les retournent pour les vider, ouvrent les portes des meubles, font tomber les affaires qui s'y trouvent, sèment rapidement une vaste pagaille. Fantômette se fâche :

« En voilà, une bande de malappris! Allez-vous laisser mes affaires tranquilles! »

Elle fait un mouvement pour s'opposer aux deux vandales, mais le Furet braque son arme :

« Doucement! Ne bouge pas!

— Mais puisque je vous répète que c'est Duflair qui a le *Régent* et le milliard! »

Le Furet sifflote entre ses dents, le front plissé, pensif. Il demande :

« Ce Duflair, à quoi ressemble-t-il?

— C'est un bonhomme tout rond. Avec un crâne en ballon de football. »

136 **APPELEZ FANTÔMETTE !**

Le Furet fait claquer ses doigts, rempoche son pistolet et ordonne à ses complices :

« Stop! Arrêtez! Cessez de fouiller! »

Alpaga rectifie son nœud de cravate, demande :

« Pourquoi, chef? Le diamant et l'argent ne sont pas ici?

— Non. Et je crois que notre amie a dit vrai. C'est le détective Duflair qui les a. Et ce Duflair, c'est tout simplement Koryass! »

Du coup, c'est Fantômette qui marque sa surprise.

« Koryass? L'escroc qui s'est évadé en même temps que vous?

— Oui. C'est lui qui avait imaginé de voler le *Régent*. Il nous a laissés faire le travail et il t'a chargée de nous reprendre la marchandise. Nous avons tous travaillé pour son compte! »

Bulldozer intervient :

« Ah! chef, s'il me tombe sous la main, j'en fais un paillasson!

— Et je lui déchire son costume en mille morceaux! » ajoute Alpaga.

Fantômette se met à marcher en rond dans la pièce, méditant à haute voix.

« Il n'est pas bête, ce Koryass! Il a attendu

non seulement que vous ayez volé le diamant, mais encore que vous ayez touché la rançon. Et il a recueilli le tout sans avoir à lever le petit doigt. C'est moi qui ai dû prendre les risques, grimper après le tuyau pour passer par la petite fenêtre. Et c'est moi, comme une idiote, qui lui ai remis le *Régent* et la valise! Mille pompons! Si je le retrouve, moi aussi je l'aplatirai jusqu'à ce qu'il ressemble à un tapis-brosse! »

Le Furet a un petit rire.

« En somme, ma petite, nous avons tous le même problème à résoudre : retrouver Koryass.

— Oui. Pour récupérer ce qu'il nous a pris.

— Et pour nous venger! Eh bien, ma chère Fantômette, je te propose une alliance. Puisque nous voulons parvenir au même but, unissons-nous au lieu de nous tirer dans les pattes. Lorsque nous aurons capturé Koryass, nous partagerons les fruits de la victoire, comme on dit dans les livres. Toi, tu reprendras le diamant et la rançon. Moi, je tirerai une vengeance éclatante de ce gredin! Qu'en penses-tu? Es-tu d'accord? »

Fantômette paraît réfléchir, puis elle fait un signe affirmatif :



« Je suis d'accord!

— Bravo! s'exclame le Furet en lui serrant la main, je savais bien qu'entre honnêtes gens, on finit toujours par s'entendre. Que diable! on ne peut pas toujours se faire la guerre! Du champagne pour arroser cette grande alliance!

— Je n'en ai pas. Mais si vous voulez un jus de fruits?...

— Va pour un jus de fruits! Nous sauterons le champagne quand nous aurons capturé Koryass! »

Fantômette s'en va chercher des petites bouteilles dans la cuisine et remplit les

verres. Le Furet trinque avec la jeune aventurière. Il dit à voix haute : « Je bois à la réussite de notre entreprise ! » En pensant tout bas : « Attends un peu que nous ayons repris diamant et billets ! Si tu t'imagines, fillette, que je vais te laisser repartir avec, tu es bien naïve ! »

Fantômette lève son verre et s'écrie :

« A notre succès, messieurs ! »

Tout en se disant : « Le Furet attend que je lui remette l'argent et le *Régent* pour filer avec ! S'il croit que je vais me laisser faire, c'est un beau nigaud ! »

Mais aucun des deux adversaires ne laisse paraître ses sentiments. Fantômette demande :

« Avez-vous une idée de l'endroit où se trouve Koryass ? C'est très bien de vouloir le rattraper, encore faut-il savoir où il se cache ! »

En souriant, le Furet s'approche d'une carte de France punaisée au mur. Son index se pose sur une petite tache bleue.

« Voici le lac Sident. Il y a une petite île au milieu. Et sur cette île, une maison qui est à vendre. Elle appartient à un notaire, je crois. Koryass nous a dit qu'il avait l'inten-

tion de l'acheter, s'il s'évadait. Le notaire demandait d'ailleurs une somme assez élevée. Mais avec l'argent de la rançon, Koryass a maintenant les moyens.

— Et vous pensez qu'il l'a fait?

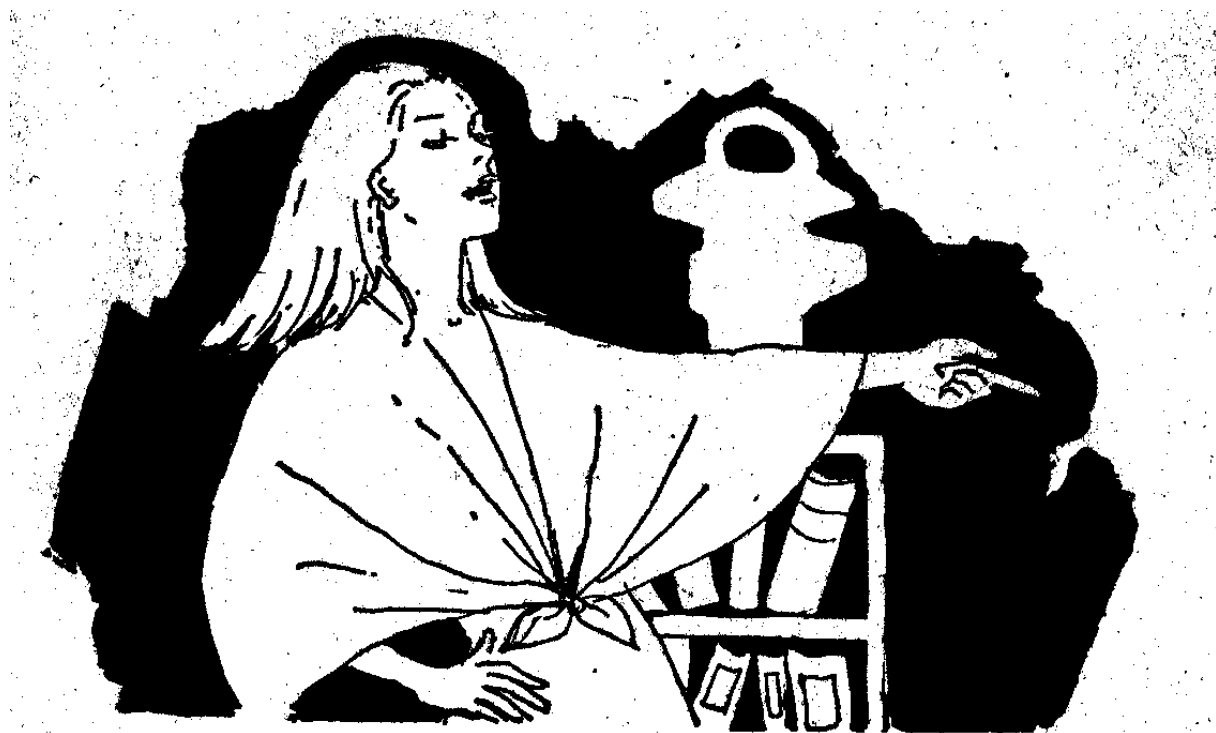
— Sûrement! Je suis persuadé qu'il est en train de s'installer sur cette île.

— Alors, allons la voir de plus près, cher Furet.

— J'allais vous le proposer, chère Fantômette. »

Ils sortent du pavillon, que Fantômette referme soigneusement à clef. Le Furet approuve.

« Vous faites bien de boucler cette maison. Comme je le faisais remarquer à Bulldozer, de nos jours le monde est plein de voleurs. On ne sait plus à qui se fier!... »



CHAPITRE XII

Le plan de Ficelle

FICELLE pose la main gauche sur sa hanche, allonge le bras droit vers le transistor et ordonne à Boulotte :

« Veuille, je te prie, mettre en route cet organe récepteur d'ondes éthérées !

— Tu veux que j'allume la radio ? demande Boulotte en mastiquant un macaron collant qu'elle vient de sortir du four.

— Oui-da, ma chère. Par le truchement de cet appareil parlant, je prendrai connaissance de ce qui se dit et se fait en notre machine ronde¹. »

Boulotte appuie sur la touche du transistor et demande :

« Tu ne veux pas goûter un de mes macarons ? »

— Que non point ! Je craindrais de tailler une brèche en mes blanches quenottes, à l'instar du preux Roland qui, afin que sa fidèle épée Durandal ne tombât point entre les mains sarrasines, la voulut briser sur une roche pyrénéenne. Mais tant était ferme l'acier, que la pierre se fendit... »

Boulotte fronce les sourcils :

« Tu veux peut-être dire que mes macarons sont durs ? »

— De grâce ! laissons céans ce triste sujet, car mes fines écouteuses recueillent présentement les paroles qui issent de cette bavarde boîte. »

Vexée, Boulotte tourne le dos et repart vers la cuisine, tandis qu'un journaliste annonce :

« Rien de nouveau au sujet de l'affaire du

1. La Terre (La Fontaine²).

2. L'inventeur du Narbreperché (Ficelle).

Régent. On sait que Fantômette s'est échappée au moment où la rançon a été remise au Furet, hier à midi. Le commissaire Pruneau poursuit son enquête pour retrouver non seulement les trois bandits, mais également Fantômette. Il est de plus en plus persuadé que la jeune aventurière est à la base de cette affaire. Le ministère de l'Environnement culturel offre une prime d'un million à toute personne susceptible de fournir des indications permettant de retrouver *le Régent*. »

Ficelle pousse un cri et se hâte vers la cuisine :

« Ah! dis donc, Boulotte, tu as entendu?



Une prime d'un million! Ah! par exemple, ça m'intéresse drôlement, moi! Avec ça, je pourrais acheter des tas de chaussettes de toutes les couleurs, et des patins à glace anti-dérapants¹. »

Boulotte avale péniblement un de ses macarons et déclare :

« A mon avis, ça ne doit pas être facile, de récupérer le *Régent*! Si la police n'est même pas capable de le faire, ce n'est pas toi qui...

— Hein? Est-ce que tu me prends pour une cervelle molle? Je peux parfaitement retrouver le diamant si j'en ai envie. D'ailleurs, je viens d'inventer un plan stupéfiant! Je vais lancer un défi à Fantômette. Lui faire croire qu'il y a dans Paris un autre bijou facile à voler. Ou un tableau rare.

— Alors?

— Alors, elle va vouloir le prendre, et comme il y aura des policiers qui la guetteront, hop! c'est elle qui se fera prendre. Tu comprends? Tiens, je vais lui dire que *la Joconde* est facile à voler.

— Ça va être un piège, alors?

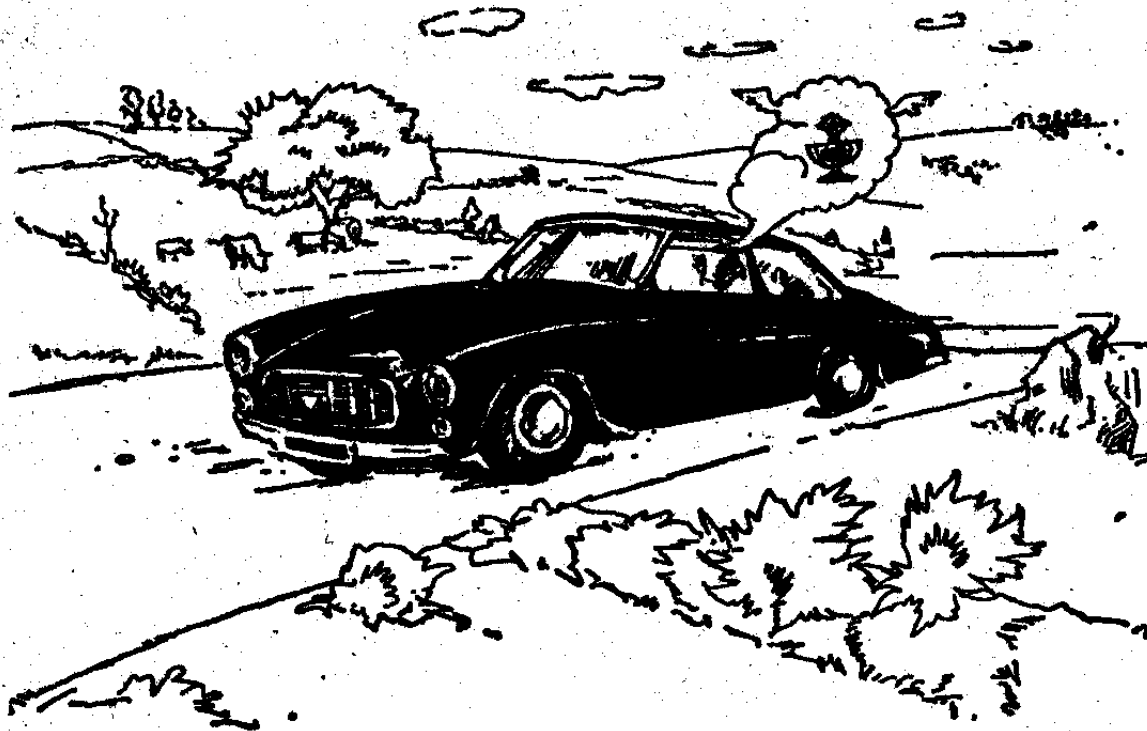
1. Ah! Ficelle se décide enfin à abandonner son charabia! Je commençais à en avoir assez de l'entendre parler comme ça! (Note de l'auteur.)

— Oui. Fantômette essaiera de la piquer, sûrement. Quand elle sortira du Louvre avec *la Joconde* sous le bras, le commissaire Pruneau lui sautera dessus. Je vais envoyer une lettre aux journaux dans laquelle j'expliquerai qu'il est facile tout plein de voler le tableau. »

Boulotte mâchouille pensivement un macaron, puis déclare :

« Moi, je pense que Fantômette est une chic fille, et qu'elle n'a pas volé le *Régent*. Essayer de la faire capturer par la police, c'est très méchant ! C'est aussi laid qu'une mayonnaise ratée ! »

Et la grosse fille retourne dans sa cuisine en claquant la porte, laissant Ficelle scandalisée par ces paroles hautement déplorables.



CHAPITRE XIII

L'île sur le lac

LAISSONS la grande Ficelle mettre au point son plan génial, et observons ce qui se passe à cent mètres de là, dans la rue des Roses.

Fantômette est sortie de sa villa en compagnie du Furet et de ses complices. Elle monte

dans une grosse voiture noire qui stationne le long du trottoir. La jeune aventurière demande au Furet :

« Vous l'avez volée, comme d'habitude ? »

— Non, pour une fois nous l'avons louée.

— Il vous reste donc de l'argent ?

— Alpaga a fait un léger emprunt au tiroir-caisse de sa tante Sidonie. »

La voiture quitte Framboisy, longe le bois des Noisetiers, s'engage sur la nationale 314. On passe des villages pittoresques : Petit-Patapon, Vazdefleurs, Pomdetayre, Quelfouilly-Ladedans...

Alpaga a sorti son atomiseur à parfum et presse sur le bouton, remplissant le véhicule d'un nuage de *Paris la Nuit*. Bulldozer se bouche le nez en grognant :

« Qu'est-ce que c'est qui sent mauvais, comme ça ? Le moteur est en train de griller, ou quoi ? »

La voiture parcourt des plaines verdoyantes piquetées de vaches qui paraissent mastiquer un éternel chewing-gum, traverse des forêts pleines d'arbres, serpente sur une route en lacet qui escalade les hauteurs de la Champagne mousseuse. Quelques litres de super plus tard, on parvient en vue d'une

vallée où s'étend un lac, près du village de Lartraitte. Le Furet abaisse instinctivement son chapeau sur le nez, comme chaque fois qu'il risque de rencontrer des gens, et annonce :

« Nous y sommes. Pas trop fatiguée, Fantômette ? »

— Fraîche comme un panier de roses.

— Tant mieux ! On va atterrir là, à l'*Hôtel du Cheval blanc, du Commerce et de la République.* »

Les trois bandits descendent de voiture avec quelques bagages à main, suivis de Fantômette qui a pris un sac de toile. L'hôtelier est assez surpris par l'arrivée de cette jeune personne masquée, mais celle-ci fournit une explication :

« Je me suis déguisée en Fantômette. »

Satisfait, le patron sourit d'un air entendu, quoiqu'il n'ait jamais entendu parler de Fantômette. Nos voyageurs s'installent puis, en attendant l'heure du déjeuner, vont jeter un coup d'œil sur le lac. Il est de forme à peu près circulaire, entouré de sapins. Le centre est occupé par une petite île surmontée d'une maison moitié brique, moitié bois. Les yeux perçants de Fantômette décèlent une

légère vapeur qui s'élève de la cheminée. Elle fait observer :

« La maison est habitée. Koryass doit être dans la cuisine.

— C'est bon signe! approuve le Furet. Il faut maintenant trouver un moyen pour aller discrètement sur cette île... »

Fantômette désigne un groupe de barques amarrées à un petit appontement.

« Il y a ce qu'il faut pour naviguer. Attendons la nuit, et nous pourrons débarquer sans que Koryass nous voie. »

Le Furet secoue la tête. Il murmure :

« D'ici là, quelqu'un peut nous reconnaître. Toi aussi, Fantômette, tu es recherchée par Pruneau. J'aimerais mieux agir tout de suite. »

Le gros Bulldozer intervient :

« Eh bien, moi je suis d'avis de commencer par déjeuner! »

Comme tout le monde a l'estomac creux, on se range à cet avis et l'on retourne à l'*Hôtel du Cheval blanc, du Commerce*, etc., pour s'y mettre à table.

A mesure que le déjeuner s'avance, le vin diminue dans les cruchons tandis que la bonne humeur des trois bandits progresse.

Le Furet relate quelques épisodes pittoresques de sa vie mouvementée (attaques de banques, cambriolages et escroqueries diverses), puis il allume un cigare et demande à Fantômette :

« Eh bien, ma chère, as-tu une idée sur la meilleure manière d'atteindre l'île sans que Koryass puisse nous repérer ? »

— Oui, je crois que j'ai trouvé quelque chose.

— Bravo ! On t'écoute.

— Voilà. Le mieux, c'est tout simplement *de ne pas se cacher*.

— Ah ! par exemple ! Et comment ça ? »

Les trois brigands se penchent vers la justicière, avides d'entendre ses paroles. Elle explique :

« Mais oui ! On peut aller vers l'île au grand jour. Seulement, pour que Koryass ne se méfie pas, il faut que nous nous déguisions.

— En quoi ?

— En pêcheurs, évidemment. Avec des lignes, des chapeaux de paille, de vieux vêtements. »

Le Furet fait claquer ses doigts.

« Parfait ! Très bien ! Ça, c'est une bonne idée ! Une excellente idée, dans le genre de

celles que j'ai de temps en temps. Mais oui, c'est le meilleur moyen pour naviguer en toute tranquillité. »

Mais Alpaga fait la tête :

« Me déguiser en pêcheur? Enlever mon beau costume pour mettre des haillons?

— Tu feras comme tout le monde, Alpaga! Allons, c'est dit! on va à la pêche! »

Ils quittent la table, se font prêter des costumes usagés par l'hôtelier, puis se rendent au magasin de chasse et pêche du village pour y faire l'emplette de gaules, d'épuisettes et de paniers à poisson. Fantômette juge inutile de s'équiper de la sorte : elle se contentera de rester allongée au fond de l'embarcation pour que Koryass ne l'aperçoive pas.

Une demi-heure plus tard, les faux pêcheurs louent une des barques et y prennent place. Sur l'ordre du Furet, Bulldozer se met aux rames. Il grogne :

« C'est toujours moi qui ai droit aux corvées! Pourquoi ça ne serait pas Alpaga qui ramerait?

— Parce que je risquerais d'attraper des ampoules aux mains! » répond le pommadé en vérifiant dans une petite glace qu'il porte le chapeau de paille avec élégance.



Bulldozer reprend :

« Ce que tu as dans la main, ce n'est pas une ampoule, c'est un poil! Jamais vu un feignant pareil!

— Taisez-vous! gronde le Furet. Sur l'eau, le son porte loin, et je ne tiens pas à ce que Koryass reconnaisse vos voix. »

Les deux bandits cessent de se chamailler et Bulldozer poursuit son travail de propulsion. Couchée au fond de la barque, Fantômette contemple le vol des corneilles qui tournent en rond au-dessus du lac. Quelle étrange situation! Traquée par la police pour un vol qu'elle n'a pas commis, elle va aider des bandits à cambrioler un escroc qui les a lui-même volés...

« ... avec ma complicité! Quel embrouillamini! Quand j'écrirai mes mémoires, il faudra que je numérote les épisodes de cette aventure. Voyons... Nous avons d'abord, en numéro 1, le plan de cambriolage du Louvre imaginé en prison par Korysass. En 2, l'évasion dudit Koryass en compagnie du Furet et de ses complices. Numéro 3 : le vol du *Régent*. Quatre : la demande de rançon qui est versée au Furet par Fantômette, au moyen du téléphérique. Cinq : Koryass — qui se fait passer pour le détective Duflair — vient demander à Fantômette de récupérer diamant et argent chez le Furet. C'est-à-dire chez la brave commerçante qui se nomme Sidonie Alpaga. Bêtement, Fantômette récupère la marchandise; la donne à Koryass qui s'offre une île sur le lac Sident. Six : le Furet vient rendre visite à Fantômette en lui demandant la valise et le *Régent*. Mais comme elle n'a rien, on fait ami-ami pour se rendre sur l'île de Koryass et lui demander gentiment de restituer le caillou et le milliard. Bon. Voilà où nous en sommes. Reste à savoir si Koryass sera d'accord pour se laisser faire, ce qui m'étonnerait! »

Le Furet et Alpaga ont lancé leurs lignes

à l'eau, faisant semblant de pêcher. Bulldozer continue de ramer à petite vitesse. Il ne s'agit pas de foncer sur l'île, mais de s'en approcher avec discrétion. Alors que la barque ne se trouve plus qu'à une centaine de mètres de l'île, un mouvement se fait sur celle-ci. Un homme au crâne luisant sort de l'habitation, grimpe sur un canot hors bord, lance le moteur qui se met à pétarader, et commence à traverser le lac. A mi-voix, le Furet donne des directives :

« Attention! C'est Koryass! Surtout, ne le regardez pas! Tournez-lui le dos, et faites mine de pêcher! »

Les trois bandits semblent ignorer Koryass qui ne leur jette qu'un coup d'œil indifférent et pique vers l'appontement du village. Le Furet exulte :

« Les enfants, c'est inespéré! L'escroc nous laisse le champ libre! Nous allons pouvoir fouiller la maison sans être dérangés! Allez, Bulldozer, tire un peu sur les rames! Nous y sommes presque! »

Bulldozer n'a pas besoin d'encouragements pour s'activer. En quelques coups d'aviron, il amène la barque contre le talus herbeux qui borde l'île. Tout le monde saute à terre et

on se précipite dans la maison dont la porte n'est même pas fermée à clef. Fantômette et les trois bandits découvrent une vaste pièce, une sorte de salle commune campagnarde dont une extrémité forme cuisine, avec une cheminée de pierre. Au milieu, une grande table de bois, des chaises massives, un buffet en chêne sculpté. A l'autre extrémité de la pièce se trouve un objet dont la présence en ces lieux est surprenante : un énorme coffre-fort. Mais elle s'explique si l'on sait que la maison a appartenu à un notaire, qui devait renfermer de précieux papiers en un lieu sûr.

Les nouveaux arrivants ne peuvent détacher leur regard de cette armoire d'acier, peinte en vert olive, qui serait plus à sa place dans une banque. D'un coup de pouce, le Furet relève le bord de son chapeau, s'approche du coffre et l'examine avec l'attention d'un philatéliste scrutant le timbre magenta 1856 de la Guyane britannique qui est, comme chacun sait, le plus rare du monde. Le Furet sifflote, commente à mi-voix :

« Le modèle *Supersûr* 107, presque neuf. Ce type de coffre date de trois ans seulement. Il est à l'épreuve des chalumeaux à plasma, du trépan, de la nitroglycérine. On ne peut

l'ouvrir ni avec des gaz explosifs ni avec une charge creuse. Pas plus qu'avec un laser ou un canon à ultra-sons. Il est doublé intérieurement d'un blindage en amiantum qui résiste à tout. Le seul truc pour l'ouvrir, c'est d'en connaître la combinaison. »

Alpaga sort de sa poche le faux *Régent*, souffle dessus et le frotte sur sa manche pour le faire briller. Il demande :

« A votre avis, chef, Koryass a enfermé le diamant là-dedans, avec la rançon ? »

— C'est évident ! Je pense même que si Koryass a acheté cette maison, c'est parce qu'il connaissait la présence de ce coffre. Il a dû penser qu'il pourrait y enfermer de la marchandise volée, et que personne ne pourrait la prendre. »

Le gros Bulldozer agite ses énormes poings. Il gronde :

« Attendez un peu que Koryass revienne, et je l'aplatis jusqu'à ce qu'il nous donne la combinaison du coffre ! »

Le Furet secoue la tête.

« Ça ne servirait à rien, Bull ! Koryass est un dur de dur. Même si on lui chatouillait les narines avec un pinceau à aquarelle, il ne parlerait pas. »

— Alors, qu'est-ce qu'il faut faire, chef?

— Je ne sais pas. »

Jusqu'à présent, Fantômette n'a encore rien dit. Elle s'est assise sur une chaise dans un coin, se contentant d'observer le comportement des trois hommes. Elle se lève, s'approche du coffre, l'examine. Il comporte six boutons sur lesquels sont gravées les vingt-six lettres de l'alphabet. En faisant tourner ces boutons, on peut former des mots de six lettres. Mais les combinaisons possibles sont très nombreuses : presque 310 millions! Si l'on formait tous les mots possibles, en commençant par AAAAAA jusqu'à ZZZZZZ, il faudrait y passer cinquante ans, sans interruption.

La jeune justicière joue avec son pompon d'un air pensif. Les bandits l'observent sans cacher leur curiosité, en se demandant si elle serait capable de trouver une solution. Elle se tourne vers le Furet :

« Vous êtes bien sûr qu'il n'y a aucun moyen d'ouvrir ce coffre?

— Aucun. A moins de connaître la combinaison, évidemment. »

Les mains au dos, Fantômette va et vient dans la pièce. Elle murmure :

« Evidemment, Koryass fait confiance à son coffre. Il peut laisser le *Régent* à l'intérieur et aller se promener. Personne ne viendra lui prendre la pierre. »

Elle pianote distraitement sur une casserole de cuivre accrochée au mur, puis se tourne vers Alpaga :

« Dites-moi, cher bandit, j'ai remarqué que vous tripotez un gros bout de verre. Il ressemble beaucoup au *Régent*.

— C'est sa copie. Comme j'ai eu l'occasion d'avoir en main la vraie pierre, j'en ai profité. C'est une imitation parfaite. Tenez, regardez... »

L'élégant Alpaga sort de sa poche le bouchon de carafe et le tend à Fantômette qui le saisit délicatement et le regarde de près.

« Joli travail. Qui vous a fait cela ?

— Van Glassyal, un spécialiste.

— Bon, c'est parfait. »

Fantômette fait rouler le verre taillé dans le creux de sa main, sourit et déclare :

« Messieurs, je crois que j'ai trouvé le moyen d'ouvrir ce coffre-fort! »



CHAPITRE XIV

Un mot de six lettres

LE GROS BULLDOZER se fourre les doigts dans le nez et déclare :

« Eh bien, si-c'est vrai, t'es rudement forte! »

Un mince sourire se dessine sur les lèvres du Furet :

« Moi, je dois dire que cela ne me surprend pas. Notre jeune amie réalise des miracles! Songez au nombre de fois où elle a fait échouer nos belles combinaisons! C'est la fille la plus intelligente que je connaisse! Pas vrai, ma chère?

— Vous me flattez.

— Mais non. Et vois-tu, ça me fait plaisir que pour une fois nous soyons alliés. Ah! quel dommage que tu ne sois pas malhonnête! Avec ton aide, nous réaliserions des coups extraordinaires! Dévaliser des banques, piller des musées, prendre le stock d'or de la Suisse ou les bijoux de la tour de Londres... »

Et le Furet se laisse aller à une douce rêverie, se voyant déjà maître d'un trésor digne d'Ali Baba. C'est à ce moment que Fantômette relève la tête, tend l'oreille.

« Un bruit de moteur... C'est Koryass qui revient.

— Nous nous cachons? demande le Furet.

— Au contraire! Tout le monde dehors, et vite.

— Mais pourquoi?

— Laissez-moi faire, mon cher Furet. »

La jeune aventurière paraît si sûre d'elle,

« Notre jeune amie réalise des miracles! » →



que les trois bandits obéissent sans dire un mot. Ils sortent de la maison, suivis par Fantômette qui referme la porte derrière elle, et se postent sur le talus, observant le hors-bord qui se rapproche à vive allure.

Apparemment, Koryass n'a pas reconnu sous leurs chapeaux de paille ses anciens compagnons de captivité. Ce n'est qu'à l'instant où il aborde, qu'il marque un mouvement de surprise.

Fantômette s'avance au bord de l'eau et lui fait un signe d'encouragement :

« Approchez, cher monsieur Duflair. Ou cher monsieur Koryass. Je ne sais pas exactement comment il faut vous appeler... Venez, venez, nous n'allons pas vous manger. Nous avons fait un excellent déjeuner à l'*Hôtel du Cheval blanc, de la Gare, des Voyageurs et Cie...* Voilà, c'est ça, arrêtez votre moteur... passez-moi l'amarre, que j'attache votre bateau à la berge... Très bien, merci... Alors, comment va la petite santé? »

Tout en parlant d'un ton enjoué, Fantômette a amarré le canot, et Koryass débarque d'un pas décidé. Apparemment, il a surmonté sa surprise, et il montre un beau sang-froid, quoique le Furet tienne sa main droite dans



sa poche, d'où dépasse la crosse d'un pistolet.

L'escroc demande sèchement :

« Eh bien? Pourquoi cette visite?

— Tu ne t'attendais pas à nous voir? » fait le Furet ironiquement.

Koryass hausse les épaules.

« Que tu sois venu ou non, je ne vois pas ce que ça change.

— Vraiment? Nous sommes venus régler un petit compte, Koryass!

— Je vois. Vous voulez sans doute me reprendre le diamant et la rançon! Eh bien, ne comptez pas trop là-dessus. J'ai enfermé



tout ça dans un coffre que vous ne pourrez pas ouvrir. C'est d'ailleurs pour ça que j'ai acheté cette maison. Parce qu'elle contient un *Supersûr* que personne ne peut fracturer. Et comme vous ne connaissez pas la combinaison... Et comme je ne suis pas disposé à vous la dire... Votre visite était inutile. Vous et mademoiselle, vous pouvez remonter dans votre barque, et bon vent! »

Ayant dit, il sort de sa poche un paquet de cigarettes, en allume une et souffle la fumée au nez du Furet qui jette à Fantômette un coup d'œil interrogateur.

Souriante, Fantômette fait un pas vers

Koryass et déclare d'un ton tranquille :

« Pour ouvrir votre coffre-fort, il m'a suffi de deviner la combinaison. Le mot de six lettres libérant le verrouillage. Pas plus difficile que ça, mon bon monsieur!

— Impossible. Je ne vous crois pas!

— Vous ne me croyez pas? Alors, dites-moi un peu comment j'ai fait pour obtenir ce petit objet? »

Fantômette fait tourner entre ses doigts une pierre qui jette des étincelles au soleil. Koryass pousse un cri :

« *Le Régent!* Ah! pas possible!... mais... mais...

— Hé oui! Que voulez-vous... Je suis intelligente, moi. Je fais marcher mon cerveau. Et avouez que dans le fond, ce n'était pas très difficile à trouver, ce mot de six lettres. N'est-ce pas? Il suffisait de réfléchir un peu... C'est ce que vous auriez fait à ma place, pas vrai? Je suis sûre qu'avec un peu de temps, vous auriez fini par trouver!

— Oh! non! Même en y passant cent sept ans, je n'y serais pas arrivé. Mais qu'est-ce qui vous a fait penser que c'était *fayots*, le mot de six lettres?

— Ah! parce que c'est *fayots*? Merci de me

le dire, monsieur Koryass. Effectivement, ce n'est pas facile à trouver. Un souvenir de vos repas de la prison, je suppose? »

Koryass ouvre la bouche pour essayer d'aspirer de l'air. Mais il étouffe. Son visage est devenu rouge, et un tremblement l'agite. Il bégaye :

« Pa... parce que vous... vous ne l'aviez pas deviné, le mot? Vous m'avez fait marcher?

— Bien sûr! Mais *maintenant*, je vais pouvoir l'ouvrir, votre coffre!

— Alors, ce... ce diamant-là... ce n'est pas le *Régent*?

— Mais non, gros nigaud! C'est un morceau de zircon taillé qui doit valoir trois francs cinquante! Le vrai *Régent*, il est toujours à l'intérieur du coffre. Je vais aller le chercher, si vous le voulez bien... »

Une voix sèche s'élève alors :

« Non! C'est MOI qui vais m'en occuper, si tu es d'accord, ma chère Fantômette. Et je suis sûr que tu le seras. »

Le Furet a sorti son pistolet et l'a pointé vers la jeune aventurière. Il a un sourire inquiétant :

« Merci d'avoir fait le travail pour moi. Ta conversation avec Koryass était d'une astuce

166 **APPELEZ FANTÔMETTE !**

merveilleuse. J'ai admiré. Mais maintenant, c'est à moi d'agir. Alpaga!

— Chef!

— Va donc ouvrir le coffre, pendant que je surveille nos amis.

— Oui, chef. Qu'est-ce que c'est, déjà, la combinaison? *Haricots?*

— *Fayots.*

— Bon, j'y vais.

— Bulldozer, va l'aider à porter la valise de billets. »

Alpaga et Bulldozer rentrent dans la maison. Le Furet se caresse le bout du nez avec le canon de son pistolet.

« Ha, ha! Quelle bonne journée! Je récupère le diamant, je remets la main sur la rançon... J'espère que tu n'as pas tout dépensé pour cette maison, Koryass? Il en reste un peu, hein? J'ai l'intention de m'offrir des vacances en Floride, et de dépenser sans compter. Ah! ça va être la belle vie! Et quand j'aurai tout dépensé, il me restera la ressource de faire tailler *le Régent* pour obtenir plusieurs petits diamants qui seront faciles à revendre. J'achèterai une maison comme toi, Koryass. Ou peut-être bien un château. En Espagne, par exemple... Et j'organiserai des

réceptions... Des bals costumés... Je t'inviterai, Fantômette.

— Trop aimable!

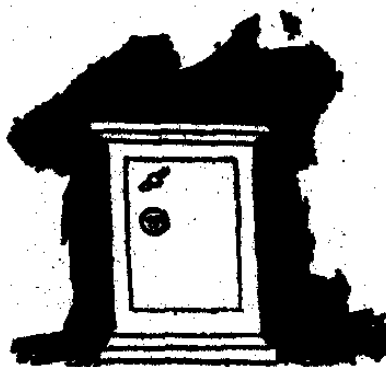
— Mais si. Tu verras... On évoquera nos vieux souvenirs... Le temps où nous étions ennemis... Parce que maintenant, nous nous entendons très bien, pas vrai? Nous sommes de grands copains! »

Le Furet tourne la tête vers l'entrée de la maison et crie :

« Alors, ça vient? Il ne faut pas une heure pour ouvrir un coffre, tout de même! »

La voix angoissée d'Alpaga lui répond :

« Chef! Y a pas moyen! On n'y arrive pas! »





CHAPITRE XV.

Fautes d'orthographe

A GACÉ, le Furet se précipite dans la maison en traitant ses complices d'incapables, de crétins bleuâtres et de nullités évidentes. Dès qu'il a disparu, Koryass murmure :

« Qu'ils se débrouillent. Moi, je file avec le canot et le hors-bord. Ils reviendront à la nage s'ils le peuvent. »

Il détache la barque, l'accroche derrière le canot hors bord et dit à Fantômette :

« Si tu veux en profiter, je te ramène au village. A moins que tu préfères rester avec ces bandits? S'ils réussissent à ouvrir le coffre, ils t'enverront une balle dans le crâne pour n'avoir pas à partager avec toi. Et s'ils n'y arrivent pas, ils agiront de même pour se venger. Je t'offre une chance de t'en tirer...

— Pas la peine de vous fatiguer, Koryass. Vous ne sortirez pas de cette île, et la police viendra vous y cueillir. »

L'escroc hausse les épaules et se penche vers le moteur. Il s'exclame :

« Ah! ça mais... où est la clef de contact? »

Fantômette demande :

« Ça ne va pas, cher monsieur Duflair? Ah! excusez-moi! Je crois que j'ai pris la clef par mégarde, au moment où je vous ai aidé à amarrer le canot... »

Et Fantômette exhibe en souriant la clef, ce qui a pour effet de mettre Koryass en fureur. Il crie :

« Donne-moi ça tout de suite, espèce de petite peste! »

La jeune aventurière secoue la tête.

« Inutile de crier. Je ne vous rendrai pas la

clef. D'ailleurs, *il est trop tard*. Regardez ce qui vient par ici... »

Koryass se retourne, regarde en direction du village. Un canot automobile s'approche en ronronnant. On distingue des hommes coiffés de képis, des uniformes beiges. Fantômette annonce :

« La gendarmerie, mon bon monsieur Koryass. Guidée sans doute par le commissaire Pruneau qui a été alerté par mon ami Œil de Lynx. Vous n'êtes pas au courant, sans doute? Oui, bien sûr. Alors, sachez que j'étais en train de téléphoner au journaliste Œil de Lynx lorsque le Furet est entré chez moi. Au lieu de raccrocher l'écouteur, je l'ai posé à côté du socle, de sorte que la communication n'a pas été coupée. Ce qui a permis à Œil de Lynx d'entendre les paroles du Furet annonçant qu'il comptait se rendre au lac Sident. Et voilà pourquoi mon journaliste arrive triomphalement, avec l'aide de la maréchassée et de la marine lacustre! Hourrah! Voici l'armée fédérale qui vient au secours des cow-boys assiégés par les Indiens! Ta-ta-rata-tataratata! Hi! hi! ce que je m'amuse! Avouez, mon cher Koryass-Duflair, que cette aventure vaut la peine d'être vécue! Taïaut,

taïaut! nous allons assister à la curée! Les chasseurs vont enfin capturer leur proie! »

Le Furet réapparaît, le visage défait. Bulldozer et Alpaga sont sur ses talons, l'air abattu. Fantômette les interpelle :

« Eh bien, mes amis, ça ne va pas? Il ne s'ouvre pas, ce coffre? »

— Non, nous n'y arrivons pas. Le mot qu'a indiqué Koryass n'est pas le bon!

— Mais si! hurle Koryass, c'est bien *Fayots!* »

Cependant, le Furet n'a plus le loisir d'écouter les affirmations de l'escroc. Il vient d'apercevoir le bateau de la gendarmerie, et il comprend que la situation tourne au désastre. Il s'adresse à ses complices :

« Vite! Alpaga! Bulldozer! Montez dans le hors-bord! Il faut filer!

— Vous ne pourrez pas démarrer, dit Koryass, c'est Fantômette qui a pris la clef.

— Fantômette? »

Le Furet se retourne vers l'aventurière juste à temps pour la voir plonger dans l'eau. Elle disparaît sous la surface.

« Tonnerre du diable! Nous voilà coincés sur cette île! »

Bulldozer demande anxieusement :

172 *APPELEZ FANTÔMETTE !*

« Alors, chef, comment va-t-on faire pour se sauver ? »

— Fais comme elle, imbécile ! Plonge et nage !

— Mais... je ne sais pas nager, chef... »

Alpaga ajoute, en hochant tristement la tête :

« Moi, je sais nager, mais je ne veux pas mouiller mon beau chapeau de paille... »

Quelques secondes plus tard, le canot repêche Fantômette qui a nagé dans sa direction. Ainsi que la justicière l'avait deviné, le commissaire Pruneau et Œil de Lynx se trouvent à bord. Le journaliste aide Fantômette à prendre pied sur le pont et demande ironiquement :

« Alors, ma chère, vous vous baignez encore tout habillée, maintenant ? C'est la nouvelle mode des costumes de bain ? »

— Taisez-vous, affreux, ou je vous fais avaler votre pipe ! Mais dites-moi, le commissaire est-il toujours persuadé que j'ai volé le *Régent* ?

— Je crois, oui.

— Il est têtue ! Avec tout le mal que je me donne ! »

Le canot aborde sur l'île, et les quatre ban-

aits, devant la menace des mitraillettes brandies par les gendarmes, se résignent à lever les bras. Pendant qu'on les embarque, Fantômette se tourne vers Pruneau :

« Eh bien, monsieur le commissaire, qu'est-ce que j'apprends ? Il paraît que vous m'en voulez toujours ? Vous pensez encore que j'ai volé le *Régent* et que j'ai gardé la rançon pour moi toute seule ? »

Le commissaire hausse les épaules.

« Je ne demande qu'à vous croire, mais il me faut des preuves matérielles. Rendez-moi ces objets, et après on verra.

— Bon. Alors, si vous voulez bien me suivre dans cette maison... »

Œil de Lynx, Pruneau et Fantômette se dirigent vers le grand coffre-fort. La jeune justicière annonce :

« Messieurs, le diamant et la valise se trouvent dans cette boîte d'acier. L'escroc Koryass a donné le mot clef : *Fayots*. Le Furet a essayé d'ouvrir la porte, mais il n'y est pas parvenu !

— Pourquoi ? demande le commissaire.

— Parce qu'il travaillait mal à l'école, et qu'il faisait des fautes d'orthographe. Regardez la disposition des cadrans : ces bandits

ont écrit FAIOTS. Je sais bien que ce mot est plutôt un terme d'argot, un peu vulgaire, mais il a tout de même une orthographe précise. Il s'écrit avec un Y, et non un I. Voilà pourquoi le Furet n'a pas pu ouvrir le coffre. »

Fantômette rectifie l'écriture en tournant le bouton, puis elle tire sur la porte qui s'ouvre aussitôt. Sur des rayons d'acier, se trouvent la valise et un petit paquet de papier rouge. Fantômette déplie le papier, fait apparaître une merveilleuse pierre scintillante.

« Le *Régent*, messieurs. Le vrai. Oui, parce qu'il y en a un faux dans cette histoire. Je vous garantis que celui-ci est capable de rayer du verre. Et je vous le confie, monsieur le commissaire, pour que vous le remettiez au conservateur du Louvre qui doit passer des nuits blanches en ce moment! »

Le commissaire saisit le joyau, y jette un bref coup d'œil et le glisse dans sa poche.

« Et la rançon?

— La voici, dans cette valise. Il n'y manque que l'argent qui a servi à l'achat de cette maison.

— Bon, c'est parfait. Je vous remercie, mademoiselle. Mais nous avons encore un

ou deux points à régler. Votre participation dans cette affaire n'est pas bien nette. Il nous faut mettre tout cela au clair. Vous allez me suivre dans le canot, et nous allons retourner au Quai des Orfèvres, où j'aurai le loisir de vous interroger plus en détail, ainsi que vos complices, le Furet, Bulldozer, Alpaga et Koryass. »

Œil de Lynx intervient alors :

« Dites donc, monsieur le commissaire...

— Plaît-il ?

— Il me semble que vous exagérez !

— Comment ?

— Oui. Vous poussez un peu trop, comme on dit ! Fantômette s'est remuée comme une mayonnaise pour retrouver le *Régent*, elle a fait des mains et des pieds pour faire arrêter le Furet, et vous a apporté le caillou et la rançon sur un plateau d'argent, et maintenant vous lui dites que les bandits sont ses complices ? Apprenez que c'est une fille formidable, une justicière qui combat le crime depuis des années, une jeune personne épataante qui se dévoue corps et âme pour... »

Un rugissement de moteur déchire l'air. Pruneau sort vivement de la maison et se plante, éberlué, en bredouillant :

« Ça alors! Ah! ben ça alors! »

Sur le lac, un hors-bord s'éloigne de l'île à pleins gaz, laissant derrière lui un long sillage. Au volant, une mince silhouette dont la cape vole au vent. Elle se retourne avec un sourire éclatant, agite la main pour lancer un adieu.

Le commissaire rentre ses épaules, plisse son nez et grogne dans ses dents :

« Fille formidable... justicière épatante... peuh! et moi, je ne suis pas un commissaire formidable, un policier épatant? Après tout, c'est moi qui ai retrouvé le *Régent*, non? Bon, alors... Je vaux autant qu'elle... Il suffirait que je me mette un masque noir sur le nez, et puis... Tiens! c'est une idée, ça... Le Commissaire Masqué!... Pourquoi pas? Peut-être qu'on me donnerait de l'avancement... Je deviendrais commissaire principal... Et j'aurais mon portrait dans les journaux... Il va falloir que j'y songe sérieusement! »



CHAPITRE XVI

Les impertinences de la marquise

« **D**AIGNE, Françoise, poser ton regard lucide sur l'admirable coiffure à *la Concorde* qui embellit mon estimable personne... N'est-elle point digne du grand Léonard? »

Françoise lève les yeux vers la tête de la grande Ficelle, qui est surmontée d'une maquette d'avion en plastique.

« Ha! ha! Je croyais que c'était des frégates qu'on mettait dans les cheveux?

— Certes. Car en ces temps anciens, les volantes machines n'avaient point encore germé dans le cerveau des inventeurs. Mais au jour d'huy, qui donc nous ferait grief de nous plonger dans le cours de la Mode? Ne suis-je point de mon temps?

— Quel temps? celui de la Régence? »

Ficelle n'a pas le temps de répondre : Boulotte entre en coup de vent, brandissant un journal :

« Hé! regardez ce que je viens de trouver! Ils donnent la recette de la confiture d'huîtres! Et ce n'est pas de la blague, vous savez! Tenez, c'est à la page 4... »

Postée devant un miroir, Ficelle s'assure que son avion n'est pas en perte de vitesse, et elle déclare, non sans une pointe de dédain :

« Ces recettes culinaires ne sont point de mon ressort. Mon esprit est rempli de plus hautes considérations. Il me serait agréable, chère Boulotte, que tu me fisses part des faits qui regardent l'aventurière Fantômette. Est-elle présentement aux mains des sbires? »

Abandonnant à Boulotte la page 4, Françoise prend le premier feuillet du journal et lit la une à haute voix :

« Fantômette retrouve le *Régent* et fait arrêter la bande du Furet. »

Ficelle pousse un cri, porte le dos de sa main à son front, ferme les yeux et se laisse choir dans un fauteuil en gémissant :

« Ciel ! Je perds le sentiment ! Ah ! quelle disgracieuse nouvelle m'apportes-tu là, Fran-



180 **APPELEZ FANTÔMETTE !**

çoise... Quoi, cette aigrefine serait en fin de compte d'une honnêteté parfaite?

— Evidemment. Je te répète qu'elle avait essayé d'empêcher le vol du *Régent* et que...

— Laisse, ma chère! Je n'ignore point cela. Et permets-moi de te confier que j'ai toujours cru à la profonde probité de Fantômette. N'ai-je point affirmé cent fois qu'elle était pure et innocente? J'ai proclamé bien haut ma confiance dans cette intrépide autant qu'incomparable justicière...

— Boulotte?

— Oui, Françoise?

— Il te reste encore de ce gâteau à la crème?

— Oui, pourquoi?

— Passe-le-moi, veux-tu? »

Boulotte apporte le gâteau, tandis que la grande Ficelle continue son éloge de Fantômette :

« ... oui, cette magnifique coureuse d'aventures est en tout point digne d'admiration et... »

Françoise soulève le gâteau, et d'un geste vif, le plaque sur la figure de Ficelle qui fait « couac! ». Le babil de la marquise « à la *Concorde* » s'arrête net, pendant que Fran-

çoise et Boulotte éclatent de rire devant la mine barbouillée de crème de la bavarde.

A travers son masque blanchâtre, Ficelle se met à hurler :

« Espèce de patate! Triple nouille mal cuite! Passoire trouée! En voilà, des façons! Ah! tu me paieras ça, Françoise! sale mocheté!

— Hola! Quel est donc ce langage, chère Ficelle? Ne songez-vous point, ma mie, à surveiller la verdeur de vos paroles? Songez qu'une personne de qualité telle que vous ne saurait proférer de propos malsonnants! Fi donc! Ce sont là crapauds et serpents dans la bouche d'une marquise! Venez ça, chère Boulotte. Laissons cette maraude à ses impertinences... Vous parliez d'une confiture d'huîtres? A la bonne heure! Je gage que nous allons nous régaler... »

Georges Chaulet



Georges Chaulet est né le 25 Janvier 1931 à Paris, d'une mère commerçante et d'un père ingénieur des Ponts-et-Chaussées. En 1935-1936, la famille Chaulet s'installe pendant un an au Caire avant d'élire domicile en 1940 à Antony, dans les Hauts de Seine, ville où Georges Chaulet habite encore aujourd'hui. À Antony, il fréquente l'école Ferdinand Buisson puis le lycée Lakanal.

Mais le jeune Georges Chaulet n'aime pas l'école. Il s'y ennueie profondément et aspire à la liberté et à l'aventure, à l'image de Ficelle. De ce désir d'évasion et de légèreté naîtront ses premiers romans policiers, écrits en classe de seconde, pendant les cours de mathématiques. Ses références sont Bibi Fricotin, Les Pieds Nickelés, Zig et Puce, Mickey, Félix ou Popeye, mais également Sherlock Holmes, Fantômas et Arsène Lupin.

Après le Bac, Georges Chaulet s'inscrit à l'école des Beaux-Arts à Paris, section Architecture. Il y reste deux ans avant de faire son service militaire en Allemagne, entre 1952 et 1954, période très pénible pour l'auteur qui éprouve un rejet viscéral de toute forme d'autorité. Il trouve pourtant le temps de participer à un concours de nouvelles radiophoniques, où il rafle le premier prix avec une nouvelle intitulée "Le Martien" et qui relate l'histoire d'un extraterrestre pourvu de deux nez (l'un pour les odeurs végétales, l'autre pour les odeurs animales !).

Le service militaire terminé, Georges Chaulet retourne travailler avec ses parents, dans la brûlerie de café qu'ils viennent d'ouvrir à Paris. Mais désormais, Georges Chaulet a choisi sa voie : il sera écrivain.



En 1957, il se présente aux Éditions Hachette avec un manuscrit pour enfants : "Les 4 AS Superdétectives". Malheureusement, la maison d'édition a acquis deux ans auparavant les œuvres d'Enid Blyton, ce qui représente l'adaptation française de plusieurs centaines de titres. Hachette refuse donc de publier Georges Chaulet.

En revanche, les Éditions Casterman, en Belgique, donnent leur accord, mais renomment l'ouvrage "Le Fantôme de Campaville". Les illustrations sont assurées par François Craenhals. Lorsque le second volume est publié, les Éditions Casterman acceptent finalement de garder le nom de la série : "Les 4 AS". Se succéderont alors 5 volumes, de 1958 à 1962. À ce moment-là, Chaulet et Craenhals proposent le projet d'adapter la série en bandes dessinées, projet immédiatement accepté par les Éditions Casterman. 40 albums des "4 AS" ont été édités à ce jour (le dernier par François Craenhals seul) et une réédition en intégrales est en cours depuis 2000.

Entre-temps, Georges Chaulet, confiant et prolifique, décide de créer un héros féminin pour la jeunesse, partant de l'idée – réaliste – que les filles lisent plus que les garçons. Voilà comment naît le roman fondateur : "Les Exploits de Fantômette".

En 1960, Georges Chaulet se présente à nouveau aux Éditions Hachette avec d'un côté les romans des 4 AS déjà parus chez Casterman, et de l'autre le manuscrit des "Exploits de Fantômette". Cette fois, Hachette accepte d'éditer Georges Chaulet et le contrat est signé le 28 juin 1960, pour un tirage initial de 40.000 exemplaires. Le volume "Les Exploits de Fantômette" paraît en 1961 (le tirage sera épuisé pratiquement dès la première année de sa sortie).

À 30 ans, Georges Chaulet connaît enfin le succès. La déferlante "Fantômette" durera jusqu'au milieu des années 1980, avec 49 titres parus, soit 9000 pages, et environ 30 millions de volumes vendus à ce jour.



À partir de cette époque, Georges Chaulet tentera de lancer d'autres héroïnes féminines avec "Béatrice" (dont l'héroïne – une jeune noble de la Cour de Louis XIII - a énormément de points communs physiques et psychologiques avec Fantômette...) et "Étincelle", et il écrira de nombreuses autres séries, parfois originales, comme "Les 3D", "Le Prince Charmant" ou "Les Trésors", ou parfois sur commande, comme "Inspecteur Gadget", "Le Petit Lion" ou "Mickey", mais sans jamais connaître le succès phénoménal de "Fantômette" et des "4 AS".

En tout, Georges Chaulet a écrit environ une centaine de romans, nouvelles ou scénarios de bandes dessinées en dehors de "Fantômette". On ne peut que saluer le dynamisme et la joie de vivre de cet auteur qui nous a toutes et tous fait rêver.

Merci Monsieur Chaulet !

Les Aventures de Fantômette, Éditions Hachette, Bibliothèque Rose

:



1. Les Exploits de Fantômette (1961)



2. Fantômette contre le Hibou (1962)



3. Fantômette contre le Géant (1963)



4. Fantômette au Carnaval (1963)



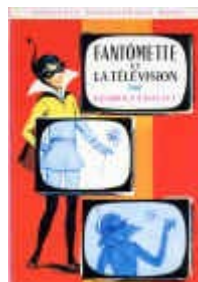
5. Fantômette et l'île de la Sorcière (1964)



6. Fantômette contre Fantômette (1964)



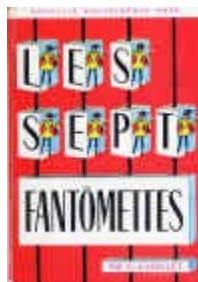
7. Pas de Vacances pour Fantômette (1965)



8. Fantômette et la Télévision (1966)



9. Opération Fantômette (1966)



10. Les Sept Fantômettes (1967)



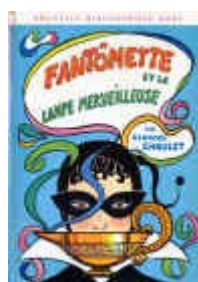
11. Fantômette et la Dent du Diable (1967)



12. Fantômette et son prince (1968)



13. Fantômette et le Brigand (1968)



14. Fantômette et la Lampe Merveilleuse (1969)



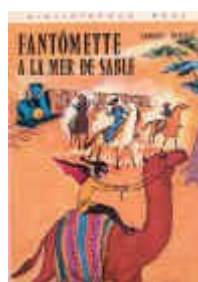
15. Fantômette chez le Roi (1970)



16. Fantômette et le Trésor du Pharaon (1970)



17. Fantômette et la Maison Hantée (1971)



18. Fantômette à la Mer de Sable (1971)



19. Fantômette contre la Main Jaune (1971)



20. Fantômette Viendra ce Soir (1972)



21. Fantômette dans le Piège (1972)



22. Fantômette et le Secret du Désert (1973)

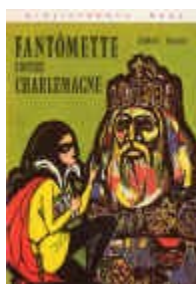


23. Fantômette et le Masque d'Argent (1973)



24. Fantômette chez les Corsaires

(1973)



25. Fantômette contre Charlemagne (1974)



26. Fantômette et la Grosse Bête (1974)



27. Fantômette et le Palais sous la Mer (1974)



28. Fantômette contre Diabola (1975)



29. Appelez Fantômette ! (1975)



30. Olé, Fantômette (1975)



31. Fantômette brise la glace (1976)



32. Les Carnets de Fantômette (1976)



33. C'est ou là l'a, Fantômette ! (1977)



34. Fantômette dans l'espace (1977)



35. Fantômette fait tout sauter (1977)



36. Fantastique Fantômette (1978)



37. Fantômette et les 40 Milliards (1978)



38. L'Almanach de Fantômette (1979)



39. Fantômette en Plein Mystère (1979)



40. Fantômette et le Mystère de la Tour (1980)



41. Fantômette et le Dragon d'Or (1980)



42. Fantômette contre Satanix (1981)



43. Fantômette et la Couronne (1982)



44. Mission Impossible pour Fantômette (1982)



45. Fantômette en Danger (1983)



46. Fantômette et le Château Mystérieux (1984)



47. Fantômette Ouvre l'Oeil (1984)



48. Fantômette s'Envole (1985)



49. C'est Toi Fantômette (1987)



50. Le retour de Fantômette (2006)



51. Fantômette à la main verte (2007)



52. Fantômette et le magicien (2010)

GEORGES CHAULET

FANTÔMETTE
et l'Arme
Diabolique

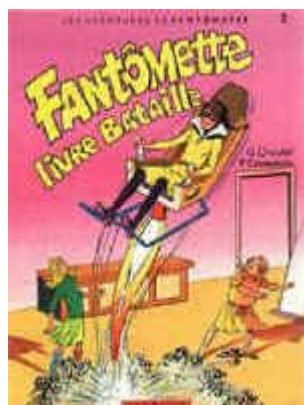
Pièce en un acte

53. Fantômette et l'arme diabolique (2010)

Fantômette en Bandes-Dessinées, Éditions Hachette, avec François Craenhals (n° 1-2-3) et Endry (n°4) :



1. Fantômette se Déchaîne



2. Fantômette Livre Bataille



3. Fantômette Risque Tout



4. Fantômette Fend les Flots

